

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

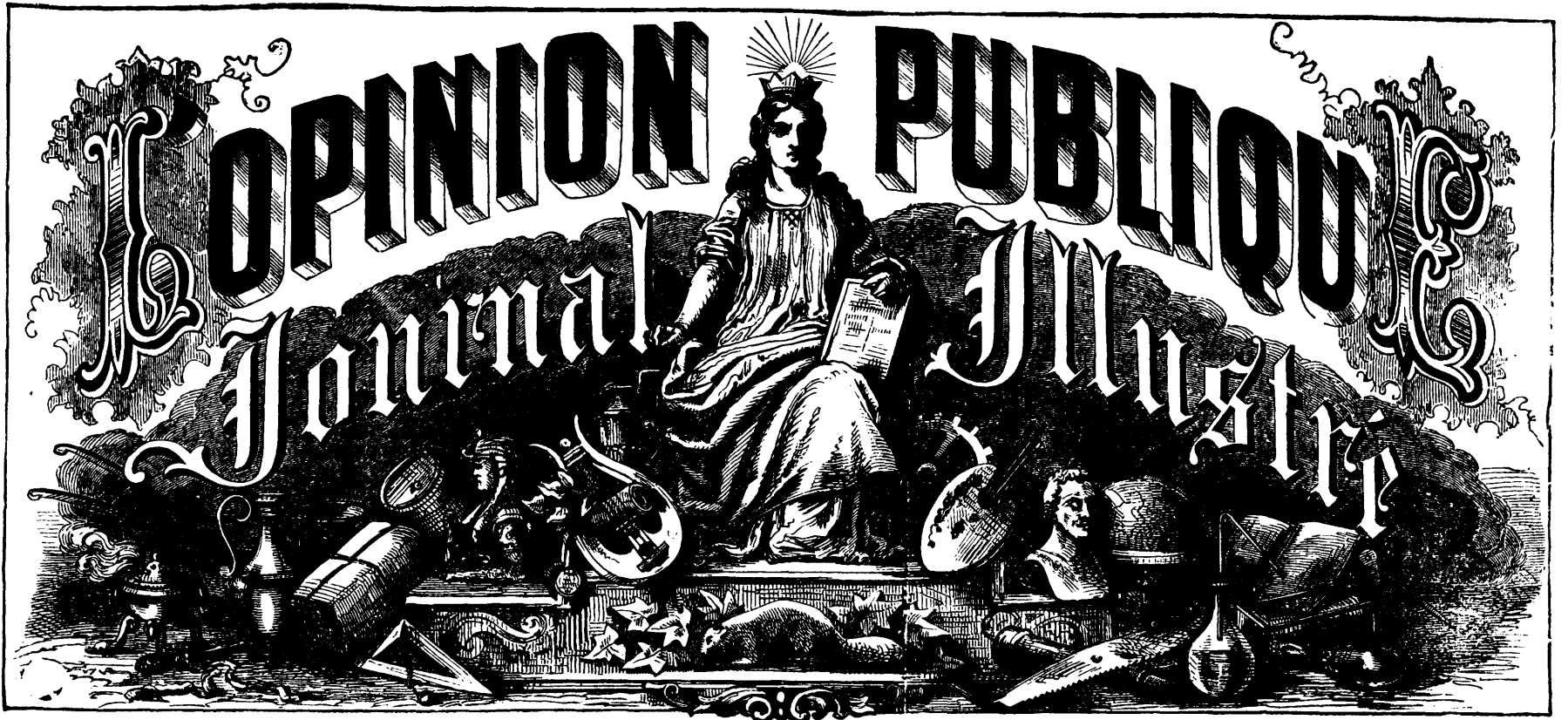
L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.



Vol. III.—No. 39.

MONTREAL, JEUDI, 26 SEPTEMBRE, 1872.

ABONNEMENT, \$3 00.
PAR NUMERO, 7 CENTS.

LA PRIME DE 1873.

Nous sommes à préparer la prime de 1873 pour nos abonnés. C'est un des tableaux qui ont fait le plus de sensation à la fameuse Académie royale de Londres. Il représente une des plus belles scènes de la vie de Jésus-Christ, celle où Marie et Joseph le trouvèrent dans le temple au milieu des docteurs de la synagogue.

Nous ne pouvons offrir rien de plus beau à nos abonnés; s'il est vrai que quelques-uns ont murmuré, l'année dernière, nous les défions cette année de ne pas être enchantés.

L'original de ce tableau a coûté \$50,000, et les copies ne se vendent jamais moins de \$10 aux Etats-Unis. Nous avons voulu faire un grand effort pour satisfaire nos abonnés actuels, les mettre dans la douce obligation de payer leur abonnement, et pour nous attirer une légion de nouveaux abonnés.

Nous l'enverrons d'ici à un mois à tous nos agents, et elle sera donnée à tous ceux qui paieront avant le premier jour de l'an ce qu'ils nous doivent et à ceux de nos nouveaux abonnés qui, en s'abonnant, paieront six mois d'avance.

LA RÉACTION.

La Confédération, en unissant étroitement les quatre plus grandes provinces anglaises du continent américain, a mis en lumière les maux qui les dévorent, comme elle indique par la nature des choses, le remède à apporter. On se plaint amèrement dans le Bas-Canada, depuis plusieurs années, du dépérissement des forces agricoles en tous genres. Gâté par le rendement abondant d'un sol neuf, riche et qu'il croyait inépuisable, l'agriculteur canadien-français ne s'est occupé qu'à en tirer les produits les plus faciles à récolter, sans se soucier, quand l'épuisement viendrait, des améliorations suggérées par la méthode et par la science.

L'industrie domestique, l'élevage du bétail, la culture des légumes, les travaux d'assolement nécessaires ont été négligés d'une façon déplorable. On a été d'une imprévoyance incomparable; aussi lorsque la terre appauvrie, la terre à laquelle on prenait tout et à laquelle on ne rendait rien, a refusé de donner comme par le passé; lorsque le prix toujours croissant de la main d'œuvre et les ravages d'un luxe effréné, aiguillonné par un commerce trop facile et des importations trop considérables, ont égalé ou fait balancer en sens inverse la recette et la dépense, le cultivateur, nullement préparé par une bonne éducation pratique et économique, s'est presque vu forcé d'abandonner sa ferme pour courir après le travail et les chances de fortune des villages et des villes, ou de tomber dans l'un des deux gouffres suivants: aux mains de l'usurier ou "dans le giron" de la république voisine.

Il y avait à opposer à ces maux, à ce péril du décroissement de nos forces nationales quatre remèdes: l'éducation pratique, c'est-à-dire l'éducation agricole et industrielle; l'ouverture à la colonisation de nos vastes forêts; la construction de voies ferrées pour traverser les nouveaux

cantons colonisés et relier les centres consommateurs aux districts producteurs; et, comme quatrième remède, découlant des autres, l'établissement de manufactures. Nous devons ajouter, parlant toujours au point de vue du Bas-Canada français, que c'était une révolution complète dans l'ordre économique à opérer au sein d'une population peu possédée de l'esprit d'initiative. Elle était depuis trop longtemps accoutumée à écouler très avantageusement contre un argent relativement abondant et des objets manufacturés importés à bon marché, des produits obtenus très aisément d'un sol qui payait au centuple le travail qu'on lui consacrait.

Sans être tous des aigles, nos hommes politiques ont assez nettement vu ces maux et ces dangers. Ils ont fait leur possible pour les prévenir. Les Ecoles normales, les écoles d'agriculture, les collèges industriels, l'élan donné à la colonisation, les nombreux chemins de fer construits et en perspective de l'être, tout cela est le résultat d'une politique sage qui avait pour but de donner au pays la prospérité par de nouvelles voies. Ce sera l'honneur et la gloire de Sir George E. Cartier et du parti conservateur d'avoir eu l'idée de ces réformes et d'en avoir commencé et avancé considérablement l'exécution. Il faut avouer, néanmoins, que l'efficacité des remèdes employés n'a pas suivi la progression du mal. Cela tenait à deux causes: on n'a pas assez poussé l'éducation pratique, cette éducation agricole et industrielle dont le pays a tant besoin; la nation a trop importé, pas assez produit. On a été trop chercher ailleurs ce que l'on pouvait fabriquer ici à aussi bon, sinon à meilleur marché: il s'en suivait nécessairement une grande déperdition, un grand dérangement dans l'économie nationale.

La confédération nous fournit exactement les moyens d'étendre, de compléter l'œuvre de réforme et de réaction déjà commencée. Ce régime a eu pour premier effet de desserrer quelque peu à notre avantage le lien colonial. Nous voulons être bien compris et nous n'envisageons la question qu'au point de vue matériel, de l'intérêt immédiat. L'Angleterre, en allégeant son fardeau vis-à-vis nous, a diminué le poids de nos obligations vis-à-vis elle. Le Canada cessait d'être un comptoir d'échange; il acquérait par le fait du nouveau changement le droit de manufacturer, et, déduction naturelle, celui de taxer les marchandises anglaises dans d'autres intérêts que ceux du fisc. C'est déjà le premier élément de succès. Les Provinces maritimes et l'ancienne province du Canada ne se connaissaient pas; leurs relations commerciales et autres étaient nulles. La nouvelle constitution les groupa, leurs intérêts se sont mêlés; elles font entre elles un commerce d'importation et d'exportation qui est déjà considérable et qui sera énorme après la construction de l'Intercolonial. L'industrie naissante du pays s'est donc trouvée en face d'un marché national de près de quatre millions de consommateurs, presque le double du chiffre qu'elle avait avant la Confédération et les autres annexions. Le résultat est déjà magnifique et les feuilles du dernier recensement montrent un accroissement considérable dans la production industrielle du pays, surtout depuis cinq ans.

Mais tout cela n'est qu'un début, qu'une première impulsion; il faut autre chose pour donner corps et vie permanente à une industrie nationale. L'industrie ne se fonde pas en un jour ni en un tour de main. Il faut y

préparer l'esprit de la population par des études spéciales, des connaissances appropriées. Le premier devoir de nos hommes publics, de tous ceux qui dirigent l'opinion sera donc de s'attacher à répandre de plus en plus les bienfaits d'une instruction industrielle. "Il faut," comme vient de le dire un journal, "rendre les jeunes gens aptes à établir et à gérer des fabriques, des usines, des moulins, des tanneries, à ouvrir et à exploiter les mines de leurs pays, à améliorer les outils propres aux divers métiers, et à doubler le rendement des champs paternels. De cette façon, nous opposerons une digue à la marée des dettes qui envahit progressivement la terre ferme de nos ressources, nous éloignerons pour toujours le fléau des temps difficiles."

Pour triompher de l'apathie populaire et assurer le succès du mouvement, trois forces doivent s'allier dans la marche commune: l'école, l'association et le journal.

Avec un système de tarifs protecteurs sagement combinés, que le gouvernement Fédéral est prêt à accorder, il n'y a aucun doute que la victoire est certaine, l'avenir assuré.

Nous aimons à constater que l'*Opinion Publique* a dû sa fondation surtout à cette réaction commencée avec la Confédération, et que la plus grande partie du bienveillant patronage du public lui est venue de la part énergique qu'elle a prise au mouvement de réforme que nous venons de préciser. Le premier janvier 1870, voici comment nous abordions ces questions de réforme agricole et industrielle:

".....
"Le niveau de la politique, en se déplaçant, s'élèvera considérablement; on ne s'occupera que peu ou point des hommes, qui s'effaceront devant les principes.

"Il y a donc maintenant place pour la réunion, sur un terrain commun, d'hommes ne partageant pas tous le même avis sur des questions incidentes qui ne demandent pas de solution immédiate, ni même prochaine.

".....
"Plusieurs questions importantes, qui sollicitent vivement l'attention des gouvernants et des gouvernés, seront l'objet d'études spéciales, telles que l'avenir des classes ouvrières et agricoles en vue du développement et de la protection absolument nécessaires à donner à nos industries naissantes; les réformes à opérer dans l'agriculture et la colonisation; des mesures propres à empêcher ou du moins diminuer l'émigration; les modifications à apporter à notre système d'éducation secondaire, de façon à le rendre de plus en plus pratique, et à nous assurer plus d'avantages dans les luttes pacifiques du progrès bien entendu qu'il nous faut sans cesse soutenir et avec nos voisins et avec nos compatriotes anglo-saxons."

Ce programme, vieux de deux ans et demi,—c'est déjà un âge respectable pour un programme politique,—a aujourd'hui plus d'actualité que jamais. Le doute n'est même plus permis sur sa réalisation. Les événements des derniers mois nous inspirent à cet endroit la plus légitime confiance.

Dans le Bas-Canada, l'opinion publique est sérieusement éveillée et marche résolument dans la nouvelle voie. L'hon. John Young, vieux séide du libre-échange, a été obligé, pour se faire élire, de se déclarer protectionniste.

Dans le Haut-Canada, tout le monde, les deux partis,

étaient, il n'y a pas encore longtemps, libre-échangistes et repoussaient la protection avec un acharnement aveugle. Quel changement depuis quelques mois ! Sir John A. McDonald s'est déclaré sur les *hustings* favorable à une protection modérée ; et il a fait cette importante déclaration au nom du gouvernement dont il est le chef. Son organe, le *Mail*, publié à Toronto, est énergiquement protectionniste. Dans un magnifique article du 13 courant, intitulé : "Placements productifs et improductifs," il soutient une thèse qu'on dirait écrite dans le Bas-Canada. Parlant du malaise général qui sévit à Ontario par suite de la gêne des Banques, il en attribue la cause à trois erreurs fondamentales : les importations exagérées et en dehors de toute proportion avec nos ressources naturelles, l'agiotage malsain sur les fonds publics en général et les spéculations fiévreuses sur la propriété foncière. Ce mauvais courant doit être détourné à tout prix ; il faut ramener les choses à leur cours naturel. Les chemins de fer commencent à payer. Pourquoi n'y pas consacrer des capitaux canadiens employés ailleurs sans profit pour le public ? Il est établi, continue cette feuille, que deux lignes de chemin de fer construites avec l'aide du gouvernement local et des municipalités donnent déjà de bons dividendes, quoique ces lignes ne soient pas encore complétées.

Le second remède suggéré par le *Mail* est l'extension, le développement à donner à l'industrie manufacturière, afin de retenir ici les capitaux. Il demande carrément un tarif d'au moins vingt pour cent sur les articles fabriqués de provenance étrangère, et il espère que cette protection sera accordée par le nouveau Parlement fédéral dès sa première session. Il exprime même son espoir de l'air d'un homme bien sûr des bonnes dispositions du gouvernement.

Les circonstances, dit le journal en question, sont tout spécialement favorables. La hausse extraordinaire dans le prix des fers en Angleterre doit nécessairement être exploitée ici. Qu'on se mette à l'œuvre. Nos gisements en fer sont immenses, et cependant nous en importons d'Angleterre pour 7 à 8 millions de piastres par année. Avec une protection insignifiante, on peut aujourd'hui garder pour le pays la plus grande partie de cette vaste somme.

Que faut-il conclure de tout cela ? C'est que l'occasion est bonne, et que bien coupables seront nos hommes publics, s'ils ne la saisissent pas aux cheveux. Et tout d'abord, nous devons bannir toute idée de découragement. Empruntant la pensée d'un orateur célèbre, nous pouvons nous dire : si nous nous jugeons, il nous manque beaucoup de choses ; si nous nous comparons, nous sommes passables. Jusqu'ici, nous avons cru le Haut-Canada très riche et à l'abri des maux qui nous affligent. Voilà que ses journaux et ses hommes publics exhale les mêmes plaintes et demandent les mêmes remèdes. La nécessité nous donne un nouvel allié dans Ontario, du moins dans le parti conservateur. Les *Grits*, qui ne pensent qu'à eux-mêmes, ont repoussé la protection parce qu'ils prétendaient que nous seuls en avions besoin. Depuis quelque temps, leurs principaux organes se taisent. Ils seront probablement obligés de faire comme l'Hon. John Young : débordés par le flot populaire, ils se convertiront. Nous les croyons peu capables de ce bon mouvement, à moins que leur intérêt politique ne le leur commande. S'ils persistent dans leur obstination, le pays marchera sans eux, comme il est accoutumé de le faire depuis longtemps. Tout le Bas-Canada, à part quelques exceptions qui n'osent se montrer, toutes les Provinces maritimes, tout le parti conservateur du Haut-Canada sont acquis à la nouvelle réaction, au nouveau programme agricole et manufacturier. Il n'y a plus d'obstacle possible sur le chemin.

J. A. MOUSSEAU.

TRISTES SYMPTÔMES.

Les élections sont finies ; chaque parti compte ses morts et ses blessés et fête ses vainqueurs. On prodigue les consolations, les funérailles et les ovations. Ces effusions ne survivent guères aux passions électorales : au bout d'un mois, le calme se rétablit. C'est le temps de se demander ce que le pays a gagné dans le renouvellement de ses mandataires. La réponse serait assez difficile. Nous la ferons peut-être plus tard. Il serait beaucoup plus facile de toucher du doigt les désastres que les dernières élections ont révélés.

Il y en a deux principaux. L'influence, le prestige du clergé parmi le peuple a diminué sensiblement. Tous ceux qui ont pris part à la dernière lutte ont pu remarquer ce changement. Il y a des comtés où le fléau a pris un caractère tout-à-fait alarmant. C'est un grand malheur : du moment où le prestige du clergé sera entamé, son autorité religieuse aura moins de poids. Soyons-en sûr : c'est ainsi que les choses ont commencé et que l'esprit d'irréligion s'est introduit dans tous les pays gangre-

nés de la lèpre révolutionnaire. Quand le peuple ne verra plus de l'autorité religieuse et morale du prêtre, quand il n'écouterait plus ses sages conseils politiques empreints du plus pur patriotisme, il prêterait l'oreille aux meneurs et aux démagogues, qui s'en feront un instrument et un marche-pied. Du moment que les classes laborieuses n'obéissent plus à l'Eglise, elles vont à l'Internationale.

Nous n'avons pas à rechercher les causes de ce changement ; nous voulions simplement dire ce que tout le monde a vu, durant la dernière élection. Il est bon de signaler le mal, afin que ceux qui sont en position de le guérir se trouvent en demeure de le faire. De bons esprits ne se gênent pas d'affirmer que le *Nouveau Monde* est la cause de tout le mal. Ses polémiques religieuses pleines d'acrimonie, ses attaques contre les évêques et les prêtres qui ne pensent pas comme lui, ont inspiré au peuple l'idée qu'il y a de graves dissensions parmi les évêques et le clergé du pays. Le *Journal de Trois-Rivières* a aussi aidé le *Nouveau Monde* dans cette triste besogne. Quoiqu'il en soit, les électeurs, voyant l'exemple du manque de respect lui venir de haut, croyant à des divisions qui sont peut-être plus apparentes que réelles, mais que des feuilles religieuses s'efforçaient de propager, les électeurs, disons-le, en face de ce spectacle, sont tombés dans l'indifférence et le doute, et quand le même *Nouveau Monde* et quelques prêtres de ses amis ont voulu employer toute leur influence pour les engager à voter pour le défenseur des droits de l'Eglise plutôt que pour l'avocat de l'Institut-Canadien, ils sont passés du côté de M. Laflamme. Et c'est l'habitant naguère si docile des campagnes qui a commencé à donner cet exemple d'insubordination. Ce qu'il y a de plus désolant, c'est que les dernières élections ont offert beaucoup de traits de ce genre.

Tous ceux qui, comme nous, croient que le prestige et l'influence du clergé catholique sont indispensables au bonheur des peuples et à la sécurité des Etats, ont dû être affectés douloureusement par le spectacle de ces déchirements intérieurs et de ces actes de révolte dont nous sommes témoins depuis quelque temps.

Une autre plaie mise en lumière par la dernière lutte, c'est le développement désordonné de la corruption électorale. Il y a longtemps que nous combattons ce fléau et que nous demandons l'intervention législative pour le faire disparaître ou du moins le diminuer. Nous voyons, cependant, dans l'exercice du mal un rayon d'espoir. Il y aura d'abord l'intérêt personnel des députés ; si les considérations de principes ne les touchent pas suffisamment, ils auront du moins celle du "prix que ça coûte." Au reste, nous savons la nouvelle députation bien disposée à cet égard. Mais, qu'on le sache bien et qu'on n'ait pas honte de le proclamer, la loi ne suffit pas contre certains désordres comme contre certains crimes. Ce n'est pas à coup de lois qu'on réforme un peuple. Il faut tout commencer par la base. Les électeurs ne se vendent le plus souvent que parce qu'ils ne connaissent pas l'importance du vote qu'ils ont à donner. Qu'on fasse donc d'abord l'éducation politique du peuple. Une certaine presse et certains hommes politiques l'ont gâté en se trop choyant et en lui parlant trop de ses droits et jamais de ses devoirs, comme nous l'avons déjà remarqué dans ces colonnes. Et que dire des candidats qui prêchent le désintéressement aux électeurs, afin que leur élection leur coûte moins cher, tandis que leurs agents ont ordre d'emporter l'élection, coûte que coûte ? Oui, le mal est grand, très grand ; mais le peuple n'est pas le seul à blâmer. Il y a des coupables que les meilleures lois ne sauraient atteindre. Réformons d'abord les mœurs politiques. Il y aurait mille articles à écrire sur ce sujet. Nous y reviendrons.

J. A. MOUSSEAU.

A TRAVERS MES LIVRES.

ENCORE LES BAINS DE MER—OPINION D'UNE ANGLAISE SENTIMENTALE,
—PORTRAIT DE FAT—L'AFFECTATION.

Vous comptez, parmi vos nombreux abonnés, tant de jolies personnes, qui émigrent, l'été, aux places d'eau, que j'ai cru devoir me mettre en frais pour les amuser, en leur parlant des bains de mer, à différentes époques. Depuis mon courrier de l'autre jour, où je vous ai entretenu des mémoires du chevalier de Solignac, j'ai recueilli l'opinion d'une anglaise, sur les amusements et les distractions des places d'eau. Cette anglaise, qui écrivait, il y a déjà longtemps, signe sa boutade : *Une sentimentale Lady* ; écoutons-la :

Notre existence se partage ici entre les courses à âne et la lecture des romans, deux jolis exercices pour l'esprit et le corps ! Il serait difficile de dire ce qui marche le plus lentement, des ânes ou des romans.

La jeunesse écrit ses espérances sur le sable ; l'âge avance, comme la mer, et les efface.

Nous jouons, et puis nous jouons nos meilleures affections, comme des schellings, au cabinet de lecture, et l'homme nous regarde froidement, et il nous dit avec un sourire : "Meilleure chance, miss, la première fois !"

Je suis sûr que le sable, dont le Temps remplit son sablier,

a été ramassé dans un endroit où l'on va prendre les bains de mer ; car nulle part ailleurs les heures ne se succèdent les unes aux autres avec une aussi provoquante monotonie.

N'est-il pas curieux de voir que la mer, qui ramène les couleurs sur nos joues, les enlève, en général, de nos rubans ?

Il en est de nos dispositions morales comme de nos rubans : ce n'est pas tout le monde qui peut supporter le bord de la mer.

Le scandale est une herbe, une sorte de *roseau des sables* qui pousse en abondance sur les côtes.

Un bain de mer est un port de refuge, dans lequel, nous autres, pauvres et faibles vaisseaux, après avoir été ballottés par tous les vents durant environ neuf mois de l'année, nous sommes obligés, pendant les autres trois mois, d'aller nous faire réparer.

••

La sentimentale Lady avait broyé sur sa palette des couleurs bien sombres, ce jour-là ; elle peignait sans doute à Londres, l'imagination perdue dans la fumée et dans les brumes de la grande ville. L'Angleterre est un pays sans soleil ; ce bas-bleu n'en a pas vu, même au bord de la mer.

Mais elle lisait des romans ; mauvais moyen de remplacer le soleil. Le roman éclaire, sans doute, mais sa lumière porte plus souvent dans les marécages du vice et les boues de la passion, que sur les sommets où chantent les saintes poésies de l'innocence et des amours honnêtes.

Du reste, l'habitude de lire des romans n'est pas particulière aux places d'eau : on en lit partout, à la ville comme à la campagne, en hiver comme en été, la nuit comme le jour. Il s'en trouve qui choisissent les meilleurs, qui ne sont pas parfaits ; il y en a, et c'est le plus grand nombre, qui lisent les premiers venus, tous ceux qui leur tombent sous la main. Que cette lecture malsaine leur soit légère.

Mais que faire, dans un village, perdu là-bas, au bord de la mer, si l'on ne lit pas ?

Eh ! voilà justement où notre sentimentale lady frappe juste. Les heures sont d'une monotonie désolante aux places d'eau et il faut bien faire quelque chose pour dissiper l'homme, et tuer le temps. Nous n'avons pas toujours sous la main, de gais compagnons, rieurs, bavards, spirituels.

Que faire, lorsque on est seul, désœuvré, que l'on a autour de soi que son cercle de tous les jours, avec le spleen qui s'en émane ?

Jouer ? mais à quoi ? Du temps de cette lady bas-bleu, il paraît que les dames jouaient à l'argent, et qu'elles y perdaient des schellings, quand à la lecture des romans, elles ne perdaient qu'un cœur et leurs affections.

De nos jours, je le reconnais, les dames ne jouent plus guère à ces jeux d'argent, autrefois si répandus.

Je sais bien qu'il y a les jeux d'exercice pour le corps, et que les dames y prennent part ; mais je sais aussi qu'elles s'en lassent tôt, et que la lassitude venue, les petites fantaisies du cœur, les petits caprices de l'imagination, s'en donnent à cœur joie. Et c'est le moment que le diable choisit pour faire sa besogne de diable, qui n'est pas des plus belles.

C'est à cause de cela, de cette situation dangereuse qui résulte fatalement du désœuvrement et des lectures légères, que "le scandale est une herbe, une sorte de *roseau des sables*, qui pousse en abondance sur les côtes."

Ah ! si l'on avait toujours à sa portée quelque bonne pâte de sot, glorieux de toilette, adorable d'orgueil, de fatuité, et de ridicule, quel bon divertissement ce serait, et comme on se laisserait vite détourner de toute lecture fade ou pernicieuse. Il s'en rencontre tous les ans, et dans toute place d'eau, de ces types admirables, qui se sont développés tout exprès pour l'amusement de leur prochain. Et cette espèce n'est spéciale à aucun pays ; elle brille en tous lieux, car en tous lieux la nature humaine est une assez triste chose, qui n'a que trop de tendance à croire en laid et à pencher vers le grotesque.

Tenez, en voici un de ces types, pris sur le vif, et dont la peinture est extraite justement des mémoires de ce chevalier de Solignac, dont je vous ai déjà entretenues. La page est charmante et vaut la peine d'être lue :

"Pendant que nous étions aux Capucins, il était arrivé beaucoup de monde et il nous était échue pour notre part un jeune Brabançon dont le ridicule nous fournit une comédie journalière pendant le reste de la saison. Il se donnait pour chambellan de M. l'électeur de Cologne et s'intitulait le comte de G...., quoique son père, qui était brave officier, se soit toujours contenté du simple titre d'honnête homme qu'il a constamment soutenu. Ce jeune homme débuta par nous faire sa généalogie, qu'il accrochait à toutes les familles d'Europe. Il nous entretint de son équipage, de ses valets, de sa grande et petite livrée et de ses dépenses annuelles. Ensuite vint le catalogue de ses bonnes fortunes, et, tout d'une haleine, la liste des fêtes qu'il avait données aux eaux d'Aix et qu'il méditait de donner aux dames de Spa.... Il parut dès le lendemain à la Fontaine avec toutes ses grâces. Son visage était plus enluminé que l'Aurore. Il y avait placé des mouches avec symétrie. Son habit avait des paniers aussi larges que ceux des dames. Il était frisé, bichonné, maronné comme une actrice de l'Opéra. Cependant il appelait cela son déshabillé. Ses deux valets le suivaient gravement, l'un portait son gobelet sur une assiette, et l'autre tenait la serviette pour s'essuyer la bouche et les doigts quand il avait bu.... Rien n'était plus ajusté que lui quand il reparut sur l'horizon. Sa friasure était toute différente de celle du matin. Son rouge était mieux placé, ses mouches rougies dans un nouvel ordre, il avait un habit de soie plus léger et plus lesté. Tout y était assorti. Ses bagues, ses boutons de manches, le ruban de sa chemise étaient de la même couleur que la doublure de son habit."

Comme toute cette peinture nous donne exactement l'idée de ce fat, à la fois suffisant et insuffisant, dont l'espèce est partout, j'entends dans les villes ! Chaque coup de pinceau nous retrace une des lignes de cette physionomie curieuse à étudier ; chaque trait nous révèle la nuance blafarde d'un caractère mou, sans vigueur et sans nerfs, qui s'ennerve tous les jours en mille riens et futilités.....

Celle qui suit est encore plus jolie ; nous y retrouverons le fat, tel que nous l'avons vu si souvent poser sous nos yeux :

••

Milady nous proposa de la joindre, et comme elle avait l'art de faire bientôt une connaissance, elle félicita le prétendu comte de G.... sur son arrivée. Notre étourdi, la regardant déjà comme une conquête que son mérite avait faite, s'approcha d'un air de confiance pour lui faire une révérence. Milady le lui rendit à l'anglaise, c'est-à-dire des plus profondes ; et le comte la lui réitéra à droite, puis à gauche ; nous nous mimas successivement de la partie pour prolonger la scène des révérences ; nous étions cinq, et par conséquent nous en eûmes trente de compte fait. Elles étaient comiques et jamais feu Rigaudon

de sauteuse mémoire n'en fit de pareilles. Chacun de nous regardait, et je crois que cette scène muette n'aurait pas fini sitôt, si Milady ne lui eût dit qu'entre gens de condition on faisait moins de cérémonies. Il en convint, mais il excusa les siennes sur le commerce qu'il avait été obligé d'avoir à Aix, avec des bourgeois, avec lesquelles il craignait d'avoir gâté ses manières. J'en suis tout honteux, dit-il, et je suis sûr que mes cousins, les princes d'Esse, m'en feront la guerre quand ils viendront chez moi. Milady, sentant alors son faible, lui dit qu'elle avait appris qu'il avait aussi des parents à la cour d'Angleterre et qu'elle croyait avoir ouï parler de lui comme d'un des cousins à la duchesse de... Oh! sûrement, dit-il, et je compte bien l'aller voir. Je vous y mènerai, dit Milady: elle est ici; elle a avec elle une demoiselle Hamilton, qui est fort aimable. Hamilton! répétait-il, Ah! c'est ma cousine; ma bisaincée était de cette maison. Je veux l'aller voir. Dites-moi, monsieur, fit Milady gravement, voyez-vous vos parents tous les ans? Oui, madame, répliqua-t-il. Oh! bien, en ce cas, je vous plains, car vous devez faire le tour de l'Europe. Le comte prit le compliment à la lettre et nous fit un nouveau détail de ses cousins, dont le moindre était un milord. M. Gake qui se divertissait beaucoup, prit un verre d'eau, et lui porta la santé du roi de Suède, qui devait être aussi son cousin, comme chef de la maison d'Esse, et lui proposa de boire à tous les princes de cette maison. En vérité, lui dit Milady en le quittant, je crois que Madame votre mère a été bien aimable et que Monsieur votre père était bien bon, puisque vous avez tant de parents distingués. Il y a toute apparence que le comte ne comprit point cette malice, car il n'y répondit que par une révérence, et partit avec son cortège pour aller à sa toilette."

Comme on a bien raison de dire que l'affectation ne fait qu'allumer une chandelle pour éclairer nos défauts, qu'elle fait remarquer soit notre manque de sens, soit notre manque de sincérité; qu'elle n'est que la caricature de la nature, et qu'elle semble être la seule source de ridicule!

UN SOLITAIRE.

LES RUINES DU CHÂTEAU BIGOT

DE L'ERMITAGE.

Je ne prétends pas faire ici une étude archéologique. Depuis déjà longtemps, les Garneau, les Ferland, les Faribault, les Laverdière, les LeMoine, les Casgrains, tous savants interprètes de nos ruines et de nos monuments historiques ont accaparé le monopole de cette science. Partout où leur main a passé, la poussière a parlé pour dire son dernier mot. Mais j'ai cru qu'une rapide esquisse des ruines du Château-Bigot telles qu'elles apparaissent aujourd'hui serait de nature à intéresser les lecteurs de "l'Opinion Publique" et du roman de M. Marmet. Avec un rare talent d'imagination, l'auteur de "l'Intendant Bigot" est venu revêtir la mesure de l'Ermitage d'un caractère tout-à-fait féodal. Cachots, fausses trappes, murs à ressorts, à passages secrets, souterrains, oubliettes, rien ne manque dans la description qu'il en fait pour rappeler la demeure d'un de ces suzerains du moyen âge qui ont fait périr tant de victimes dans les tortures, étouffé tant de sanglots sous les grincements du verrou. Un homme de cœur se révoltait sous le fouet du châtelaïn, une jeune fille avait sa main dans le feu, et deux disparaissaient soudainement. Où étaient-ils? qu'étaient-ils devenus? Ils expiaient dans l'autre du dragon de la montagne, l'un sa dignité, l'autre sa beauté.

Je me garderai bien de faire un reproche à M. Marmet, d'avoir usé largement de son privilège de romancier, d'avoir reconstruit en donjon, au grand plaisir de ses lecteurs, ces trois vieux murs chancelants qui se dressent encore en face du visiteur curieux sur l'emplacement du prétendu Château Bigot, qui, en réalité, n'a jamais été qu'une simple maison bourgeoise. Notre jeune auteur canadien prend trop de souci de respecter l'histoire partout où sa fiction s'aventure sur ce terrain sacré, pour que je le trouve en faute, lorsqu'il va changer l'allure et la forme d'un morceau de pierres perdu dans la solitude.

Cependant, la vérité a des droits inaliénables. Sans rien enlever au mérite de la création de M. Marmet, qu'il me soit permis de décrire le Château-Bigot comme il est aujourd'hui et d'essayer avec ses ruines de le refaire comme il était jadis.

L'Ermitage était caché dans un pli de la robe azurée des Laurentides, au pied d'un mamelon qui porte le nom de "Montagne de la Reine", à environ une demi-lieue au nord du village de Charlesbourg. De l'épais rideau d'arbres qui le masquait aux regards des indiscrets il reste à peine un étroit lambeau. Sur une largeur d'environ trois arpents et une profondeur de cinq à six, le sol avait été soigneusement défriché. Il fallait des jardins remplis de fleurs et de vergers pour reposer la vue, élever l'odorat, et flatter le palais du maître de céans. Des lilas et des pruniers fleurissent encore au milieu des ruines; ils resteront bientôt seuls eux, chétifs arbustes, pour attester la tombe de l'orgueilleuse demeure à jamais enfouie sous le gazon. La montagne, boisée d'érables, d'ormes, de hêtres et de bouleaux prêtait un fond sombre à ce gai passage. De ses flancs s'échappait une source murmurante qui traversait les jardins à deux endroits en courant du nord au sud. A l'extrémité nord du défrichement s'ouvre un bas-fonds d'une dizaine de pieds de profondeur. Là, la rivière emprisonnée sous de fortes digues devait former un étang. Cette partie maintenant envahie par les aulnes ne permet d'en préciser ni la forme ni l'étendue. Le temps a rompu les digues et la rivière coule paisiblement sur un lit de sable brun mêlé de paillettes de mica—à environ un arpent en face des ruines. Jetez une mouche au fil de l'eau et vous verrez bientôt surgir de l'ombre de gentilles petites truites qui vont se la disputer. Bigot n'avait pas de murènes, mais son étang devait être abondamment peuplé de truites.

Deux chemins conduisent de la ville à l'Ermitage—l'un prenant à la croix de Beauport et filant droit au nord-ouest jusqu'à quelques arpents de la petite rivière—Il faut prendre ensuite par les champs pour atteindre l'allée entretenue sur une longueur d'environ deux arpents—tronçon de la route spacieuse que parcouraient les carrosses de l'Intendant. Vous êtes au bord de la rivière, large à peine de dix pieds—Voici les ruines du Château-Bigot. A peu près à un arpent devant vous se dressent comme des pierres druidiques—trois grands murs ébréchés, dont deux murs de pignons et un de refend, parallèle aux deux premiers une touffe de pruniers et de cerisiers vous empêche d'en voir d'avantage. De plus près on découvre une partie de la maçonnerie des murs du front et du derrière de la maison. Dans la partie ouest, quelques trumeaux du rez-de-chaussée restent encore en partie debout. Pas une pièce de bois, tout a été enlevé par les voisins. La cave est remplie de pierres à travers lesquelles poussent des sureaux et des framboisiers. En deux ou trois endroits, ces pierres ont été écartées et le sol remué. On se rappelle involontairement la croyance généralement répandue à l'existence

de trésors enfouis en ces lieux, et les recherches nocturnes que plusieurs personnes ont faites pour les découvrir. Je me suis laissé dire également, qu'un médecin de Québec, sur la foi du récit de M. Amédée Papineau avait creusé la cave en divers endroits pour y chercher le squelette de la jeune indienne tombée sous le poignard de la maîtresse de l'Intendant, mais je tiens à honneur de ne pas le croire. La foi aux trésors de l'Ermitage existe-t-elle encore? je ne saurais le dire. Cependant j'ai remarqué, non sans surprise, lorsque je visitai le terrain, la dernière fois (le 22 mai 1872) que deux trous d'environ quatre pieds de diamètre et d'une profondeur de trois ou quatre pieds avaient été creusés récemment, l'un à l'ouest et l'autre au sud des ruines. De celui de l'ouest on n'a extrait que du sable, mais dans celui du sud on a trouvé des pierres et du ciment parfaitement conservé, à peine tacheté de rouille par des racines qui y avaient percé. A-t-on trouvé autre chose? Mystère. J'ai été quelque peu étonné, de rencontrer ainsi du ciment à près d'un arpent de l'habitation et pour ainsi dire en plein champ. On n'a pas pris la peine de remplir les trous, ce qui en a été tiré est resté au bord.

L'Ermitage mesurait cinquante pieds de longueur sur trente de largeur, vingt pieds entre le pignon du nord-est et le mur de refend et trente pieds entre ce dernier et le mur du pignon du sud-ouest. Il y avait cinq fenêtres sur le derrière de la maison et quatre sur le front. La maison avait deux étages ou si l'on veut un étage au-dessus du rez-de-chaussée. Une porte s'ouvrait dans le mur de refend pour faire communiquer tous les appartements supérieurs entre eux. Le cadre de cette porte en partie conservé comme celui des fenêtres était en pierres de taille, tandis que le reste du bâtiment était construit à la française en cailloux bruts et du plus dur granit. Ce granit a rougi sous l'action de la pluie, comme s'il eût passé au feu. A peine découvrez-vous çà et là quelques parcelles de ciment. On dirait que ces pierres se tiennent ainsi superposées par un miracle d'équilibre. Le mur du nord-est adossé à une forte cheminée s'est conservé plus entier, le mur de refend est complètement décapité. Sur une étendue de douze pieds sur dix, le lambris est à peu près intact sur la face sud-ouest du mur de refend. A une hauteur au-dessus de la portée de la main, je lis les noms de "W. L. Hume" et de "B. W. Colston" gravés dans le plâtre à la pointe du couteau.

Au centre du mur du pignon du sud-ouest et sous la cheminée apparaît une ouverture entourée de briques en assez bon état de conservation, à peu près de la grandeur d'une gueule de four. En dehors du mur et vis-à-vis de l'ouverture on découvre envahi par le gazon et les herbes St. Jean un reste de maçonnerie qui nous donne lieu de croire que, de fait, il y avait un four en cet endroit.

Les murs de la maison ont généralement trois pieds d'épaisseur à la base et pas plus. A environ un jet de pierre de l'habitation vers le sud-ouest, on peut voir encore, mais à fleur de terre les fondements d'une autre construction en bois dont il ne se trouve pas pièce sur pièce. Étaient-ce les écuries, hangars, remises, etc., du Château? Je le crois mais sans en être sûr. Un puits comblé de pierres, un bel azerolier, avec les fondements, (solage) voilà tout ce qu'on peut y remarquer. Longueur, soixante pieds, largeur, trente ou à peu près.

Pour parcourir le châtelaïn de l'Ermitage à toute la montagne voisine où sont ouverts des sentiers et des chemins bien battus que la légende fait retentir des plus joyeux hallalis. L'ours, le chevreuil, l'original abondent dans cette vaste forêt. En droite ligne, on compte à peine une lieue pour se rendre au lac Beauport qui sans doute figurait l'étang de ce parc immense. Dans les prairies de castor, la bécassine se levait par centaines, des nuées de canards cachaient la vue du soleil et chaque touffe de coudrier recérait une famille de perdrix. Et la pêche donc!

Hélas! ces beaux temps sont bien loin du chasseur d'aujourd'hui. L'ours est disparu, l'original est là-bas, dans les neiges, le chevreuil a gagné les hauteurs de l'Ottawa. Seules la perdrix et la bécassine apparaissent encore, mais bien rares autour du vieux manoir. C'est là que Portugais va, chaque année, faire lever sa première bécassine, ce qui constitue un événement pour tout le cercle de la presse.

Dans les herbes, tout autour de l'Ermitage, les reptiles fourmillent, ne redoutent rien; ce sont des couleuvres inoffensives pour l'homme; mais dans les ruines, il y a des nids de petits oiseaux, et l'on y tremble au moindre bruissement du gazon ou du foin sauvage.

De mémoire d'homme, le "Château Bigot" a été vu debout, avec son toit, ses divisions, ses splendeurs et ses fenêtres. Des cultivateurs des environs m'ont dit y avoir fait noces et festins. Ils nous en parlent comme d'une grosse maison d'habitant, construite sans plus de frais ni de luxe que grand nombre d'habitations de Charlesbourg.

—Mais par qui? comment a-t-il été démoli. Qui a enlevé la charpente, toutes les pièces de bois de la construction?

—Oh ça! c'est toute une histoire.

Vous flairerez une légende sous roche, et vous écoutez des deux oreilles.

—Il y a bien longtemps, le seigneur Rouge qui venait de temps à autre au Château disparut et on n'en entendit plus parler. L'Anglais avait pris possession du pays, et on avait raison de croire en effet, que le maître du Château avait péri dans les batailles où il était retourné en France avec tous les autres richards qui nous avaient abandonnés, après nous avoir sucés jusqu'à la moelle des os. Cependant durant plusieurs années, personne n'eût le courage de se rendre jusqu'au château, tant le seigneur avait inspiré de frayeur aux habitants d'alentour.

Un jour, Pierre B... plus intrépide que les autres s'aventura jusqu'à l'Ermitage—trouva la porte ouverte et visita toute la maison à l'exception de la cave. Il rapporta qu'il avait vu les tables dressées, nappes, assiettes, couteaux et fourchettes dessus, les lits et l'ameublement en bon ordre, les tapis sur le plancher et la batterie de cuisine appendue aux murs, un peu rouillée par l'humidité, mais ne demandant que peu de frais pour se remettre proprement au feu.

"Il m'est venu une idée, mes amis, ajouta-t-il, en s'adressant à un groupe d'hommes qui l'écoutaient bouche bée. Vous savez que mon fils Pierre se marie mardi prochain, avec la petite fille d'Ignace Bonhomme. Eh bien! je vous propose d'aller dîner, ce jour-là au Château. Nous apporterons tout ce qu'il faudra et nous ferons bouillir le thé dans la bonbe (le canard) de l'Intendant."

—Bravo! Bravo! répondirent quelques voix. La plupart cependant, baissèrent la tête et s'esquiverent sans mot dire.

—Invitez les amis, amenez autant de monde que vous en trouverez. Il y aura de quoi pour tous. Et puis, plus on est de vous, plus on rit."

Il y eût foule au dîner, foule tremblante d'abord, mais bientôt enhardi par de nombreuses rasades de jamaïque. Le repas fini la danse commença. La bravoure était montée à la tête avec la jamaïque, le violon la fit descendre jusque dans les talons. Jamais les orgies du seigneur n'avaient vu pareil entrain. Pendant que les danseurs se trémoussaient au premier étage—plusieurs vieux qui étaient restés au rez-de-chaussée, dans la salle à dîner avec le père du jeune marié visitaient, palpaient les meubles, la vaisselle, etc., et faisaient l'évaluation de chaque article. La convoitise allumait visiblement tous les regards.

—Et dire que tout cela n'appartient à personne, disait l'un d'eux:

—Que ça se perd, reprenait un autre:

—Que c'est encore si bon, poursuivait un troisième.

—Mais Pierre, as-tu visité la cave? demanda quelqu'un.

—La cave? eh non! je n'y ai pas encore pensé... la porte doit être dans cette appartenance?

—Tiens justement, la voici!

Un fort anneau de fer couché dans une rainure circulaire marquait en effet l'endroit de la trappe s'ouvrant sur la cave. Passer sa main dans l'anneau et tirer de toutes ses forces fut le premier mouvement du pétulant amphytrion.

—Allons sapredine! dit-il en lâchant prise, et en redressant sa tête rougie par l'effort qu'il avait fait, c'est plus roide que je n'aurais cru. Qui est-ce qui a des reins solides à exercer? L'occasion est bonne, essayez-en, dit-il, en se relevant—qu'un grand gaillard, haut de six pieds, à puissante encolure vint prendre aussitôt avec un empressement plein de confiance.

Comme Pierre B... il se passa les doigts de la main droite dans l'anneau et roidissant ses jambes musculeuses, il tira... tira. L'anneau grinça, mais la trappe ne bougea pas.

—Cré diable! s'écria-t-il en respirant fortement—il faut qu'il y ait quelque chose qui la tienne en dedans. Elle ne serait pas clouée par hasard?...

Les quatre lignes qui séparent la trappe du plancher sont examinées avec attention par Pierre B...

—Pas l'ombre d'une tôte de clou, dit-il en se relevant.

—Il doit y avoir du sortilège là dedans, reprit l'athlète qui avait vainement essayé ses forces.

A cette observation, plus d'un visage pâlit. Les plus timides gagnèrent vers la porte restée ouverte...

—Si on avait une barre de fer? dit Pierre B...

—Mais il y en a une sur le perron répliqua-t-on de suite.

D'un bond Pierre B... courut chercher la barre désignée. Elle fut passée dans l'anneau. Puis deux fortes perches de frêne furent placées en levier sous la barre—Allons maintenant! quatre hommes vigoureux aux perches, ordonna Pierre B... Mais ce va-et-vient avait attiré l'attention de deux ou trois matrones qui faisaient tapisserie sur le palier de l'escalier.

—Que faites-vous donc là? demanda l'une d'elle.

—On veut ouvrir la trappe de la cave, on dirait que le diable la tient en dedans.

—Ah mon Dieu! ne parlez donc pas comme ça, s'écria la matrone toute tremblante.

—A sa voix, quelques danseuses s'émurent et se rapprochèrent de l'escalier, les danseurs les suivirent en se demandant:

Mais qu'est-ce? qu'y a-t-il donc?

—Il paraît que le diable est dans la cave répondit une voix. Un frisson de terreur courut dans les veines de toute cette foule joyeuse que le tourbillon de la danse entraîna tout à l'heure comme le vent d'automne roule les feuilles mortes.

Comme pour donner raison à la voix qui avait dit "Il paraît que le diable est dans la cave"—la trappe de la cave céda et un horrible sifflement aigu, strident, horrible s'en échappa.

A ce bruit effroyable, danseurs et danseuses se précipitèrent dans l'escalier, se bousculant, se roulant les uns sur les autres: plusieurs femmes tombèrent et sont foulées aux pieds. Personne n'entend leurs cris: Chacun se sauve à qui mieux mieux, sans souci des autres—on entend des cris, des plaintes, des invocations "Mon Dieu! mon Dieu! Bonne sainte Vierge sauvez-nous!"

En moins d'une minute toute la noce avait vidé la maison et s'était dispersée dans les bois. Ce ne fut qu'à dix arpents de l'Ermitage que les plus braves reprirent leurs sens pour se rendre compte de leur situation et bien voir ce qui se passait autour d'eux. Dans quel piteux état ils se trouvèrent alors! L'un d'eux avait perdu son habit, l'autre ne restait qu'avec une moitié de pantalon, un troisième avait un pied chaussé et l'autre nu. Vêtus d'étoffes moins résistantes, la plupart des femmes n'avaient sauvé que leur chemise dans la déroute. On dit même que la mariée fut bien heureuse de trouver sous la main la feuille de vigne d'ancien usage.

Chapeaux, chales et mantilles furent abandonnés. Pierre B... lui-même avait été tellement épouvanté par le sifflement qui s'était échappé de la cave qu'il jura de ne plus remettre les pieds dans cet antre du diable. Le pauvre garçon! il lui fut aisé de tenir parole, car il mourait un mois après des suites d'un coup qu'il avait reçu à la tête en abattant un arbre.

Comme bien on pense, l'histoire ne tarda pas à se conter et à s'embellir d'une bouche à l'autre. Un avait entendu le diable! un autre disait qu'il lui avait soufflé au visage, un troisième l'avait vu, mais ne pouvait le décrire, un quatrième plus hardi vous traçait son portrait de main de maître. Des cornes, l'œil de feu, le poil, le pied de bouc, il ne manquait rien au maître du sabbat.

Par bonheur, le curé d'alors qui était un homme intelligent sut comprendre de suite, que dans cette cave hermétiquement close, l'air s'était rarifié, pendant les longues années qu'elle était restée fermée, qu'il s'y était fait une espèce de vide, qui produisit le sifflement entendu, en se remplissant. Il en donna l'explication au prône et dissipa ainsi les terreurs qui déjà avaient envahi tous les esprits.

Durant plusieurs années, il se fit encore des noces, des fritots, des pics-nics au Château—mais petit à petit les nappes, les draps, les lits, les services de table, les meubles mêmes furent enlevés. Il ne resta bientôt plus que les quatre murs et les planchers. Ceux-ci ne tardèrent pas à disparaître également et un bon jour, le toit suivit le même chemin que l'ameublement et les planchers. C'est ainsi que le Château, autrefois la terreur des environs a été réduit à l'état de squelette—et qu'il n'effraie même plus les enfants. Car, tous les dimanches, dans la saison des bluets ou on voit des troupes nombreuses errer autour des ruines, en quête de ces petites baies qui y viennent en abondance.

A. N. MONTPETIT.

NOTE DE L'AUTEUR.—Une épave des cuisines du Château a été conservée, me dit-on par un habitant de Charlesbourg. C'est une chaudière en cuivre. Je n'ai jamais eu l'occasion de m'assurer du fait.

A. N. M.

REVUE ÉTRANGÈRE.

Un des écrivains français les plus populaires de l'époque, M. Edmond About, a été arrêté par les Prussiens à Strasbourg et mis en prison pour avoir écrit contre la Prusse. Le gouvernement français a demandé aussitôt sa libération, mais Bismarck refuse, de là une grande excitation en France.

On parle beaucoup de nommer un vice-président à la réunion de l'Assemblée Nationale, afin de parer la crise que causerait la mort de M. Thiers; car il est étonnant comme tout le monde redoute cette éventualité et semble s'y attendre.

Certaines révélations démontrent que le fameux Rochefort est un sans-cœur; pendant qu'il se posait devant le public comme un homme à grands sentiments, à idées généreuses et qu'il dépensait des sommes énormes dans les amusements les plus frivoles, il laissait dans la misère son vieux père, le marquis de Rochefort. Il est juste qu'on dévoile l'hypocrisie de ces afficheurs de principes et de sentiments.

Cent quatre-vingts communaux condamnés à la déportation, ont été embarqués à Brest pour la Nouvelle-Calédonie.

19 septembre.—Les trois communaux exécutés à Satory, Lolive, Deschamps et Deniville, sont morts avec bravoure. Leurs derniers mot ont été: *Vive la République! A bas les traîtres!*

ANGLETERRE.

Les journaux de Londres prodigent les éloges à un Américain, M. John Blenham, qui a plongé hier dans la Tamise et sauvé au péril de sa vie une personne qui allait se noyer.

On dit que la Princesse Béatrice, la cinquième fille de la Reine Victoria, et la seule qui ne soit pas encore mariée, est fiancée au marquis de Stafford. La princesse a 16 ans et le marquis 22.

Les internationaux, dans leur dernier meeting, ont adopté une plateforme en faveur du suffrage universel par ballot pour les fonctions législatives et judiciaires, de l'éducation gratuite et obligatoire dans les écoles publiques, du licenciement des armées permanentes, de l'abolition des impôts indirects, de l'établissement d'une taxe progressive sur le revenu et de la suppression de l'usure. La majorité des membres présents est favorable à une séparation complète de la société d'avec la section de Carl Marx.

L'ARBITRAGE.

Les journaux tories sont très mécontents de la décision des arbitres de Genève.

Le fait est qu'aux Etats-Unis les adversaires de Grant sont aussi mécontents. Des deux côtés l'esprit de parti est pour beaucoup dans ces mécontentements. Le règlement est aussi satisfaisant qu'il pouvait l'être pour des gens qui ne voulaient pas se battre.

ESPAGNE.

Dans son discours d'ouvertures des Cortès, le roi Amédée a dit que le gouvernement est résolu à supprimer la rébellion cubaine, et qu'il enverra dans l'Ile de Cuba toutes les troupes nécessaires pour terminer la guerre.

Les sénateurs et députés ministériels ont tenu une réunion dans laquelle il a été décidé de soutenir Rivero pour président des Cortès, et Figuerola pour président du Sénat. Le premier ministre Zorilla, qui assistait à la réunion, a déclaré que "le gouvernement sera celui non d'un parti, mais du pays entier. Quant au roi, Zorilla restera à ses côtés jusqu'à la fin, et se fera tuer sur les marches du trône, s'il le faut."

On dit qu'il se prépare un autre mouvement carliste et que Cathelineau a mis son épée au service de Don Carlos qui paraît décidé à remonter sur le trône d'Espagne. Don Carlos revendique la couronne au nom de la légitimité, comme le comte de Chambord fait en France; mais il ne veut pas attendre comme Henri V qu'on vienne le chercher.

On dit que plusieurs des membres de la famille des Bourbons n'approuvent pas son mouvement, le Comte de Chambord, le premier.

MORT DU ROI DE SUÈDE.

Une dépêche de Stockholm annonce que le roi de Suède est décédé mercredi soir à Malmo. Charles XV, Louis-Eugène, était né le 3 mai 1826, et avait succédé le 8 juillet 1859 à son père, le roi Oscar, fils de Bernadotte. Le 19 juin 1850, il avait épousé la princesse Louise d'Orange, décédée le 29 mars 1871. Le seul enfant né de ce mariage est une fille, Louise-Joséphine-Eugénie, devenue par son mariage princesse royale de Danemark.

Charles XV n'ayant pas de fils, la couronne de Suède échoit à son frère, Oscar Frédéric, duc d'Ostrogothie, né le 21 janvier 1829 et marié en juin 1857 à la princesse Sophie de Nassau dont il a eu trois fils.

PRUSSE.

Le gouvernement prussien fait de grands efforts pour empêcher l'émigration.

L. O. D.

NAPOLÉON JUGÉ PAR MGR. DUPANLOUP.

On lit dans un journal français :

En célébrant le centième anniversaire de Napoléon, donné au monde le 15 août 1769, nous devons chercher à faire comprendre sa grandeur par les jugements qu'ont portés de lui les hommes de génie au cœur sincère. Mgr Dupanloup, dans une leçon donnée à la Sorbonne le 6 mai 1842, après avoir démontré que les splendeurs humaines sont toujours expiées, et avoir cité

à ce sujet plusieurs exemples, prononça sur Napoléon ces appréciations applaudies :

" Et si maintenant je voulais parler de cet homme extraordinaire qui chez nous, dans ce siècle même, a accompli tant de grandes choses, ne me fournirait-il pas un texte magnifique pour la démonstration de la loi providentielle dont j'ai parlé? Jamais le genre humain ne s'est élevé plus haut, jamais aussi le génie n'a fait une semblable chute!

" Cet homme avait dans l'origine donné des gages à la religion, mais plus tard il lui avait porté des coups cruels. Cependant à ses derniers moments il a été béni par l'Eglise, et j'en reste à la bénédiction.

" L'homme puissant et fort, le génie des combats, le chef et le fondateur d'un empire qui semblait vouloir faire revivre le colossal empire romain, cet homme devant qui les rois disparaissaient pour faire place à ses lieutenants, à ses frères, quels travaux! quelle gloire! que de grandes et magnifiques choses dans cette carrière de vingt ans! Il voit l'Europe à ses pieds; sur son front rayonne une double couronne; il plane pour ainsi dire sur le monde entier! Eh bien, la loi mystérieuse et providentielle n'arrête pas son action devant la majesté de cette grandeur inouïe; la foudre résonne déjà qui doit atteindre ce front superbe; elle éclate, elle frappe, et ce génie puissant est abattu. Nulle grandeur humaine n'avait égalé sa grandeur; nulle infortune aussi n'égala sa sienne.

" Je m'arrête, Messieurs. Le profond recueillement, le silence avec lequel vous écoutez ces paroles me rappellent quelques mots de l'homme que j'ai déjà cité deux fois. Dans un de ces entretiens familiers qu'il avait sur le rocher de Sainte-Hélène avec quelques-uns de ses anciens compagnons de combats, entretiens dans lesquels tant de grandes pensées s'échappaient en traits rapides et inattendus, Napoléon disait un jour: "C'est une chose extraordinaire qu'après dix-huit siècles Jésus-Christ soit encore aimé."

" Et après un instant il ajoutait: "Nul homme, quelque grand qu'il fût, n'a jamais été aimé plus longtemps que sa vie. "Aujourd'hui, qui aime César? qui aime Alexandre? Non les grands hommes ne sont pas aimés. Jésus-Christ est le seul... "Mais je me connais en hommes: Jésus-Christ n'est pas un homme, voilà pourquoi après dix-huit siècles on aime encore Jésus-Christ."

MÉMORIAL NÉCROLOGIQUE.

Jeudi le 12 Septembre à 2½ heures de l'après-midi, madame Marie-Joséphine-Luce-Eliza de Blois, épouse de Rosaire Thibau-
baudeau, Ecr., négociant de Montréal, rendait le dernier soupir.

Née le 8 Septembre 1842, à St. Michel de Bellechasse, Mme Thibau-
baudeau a pu, pendant ce court espace de vie, pratiquer toutes les vertus de la femme forte de l'Evangile. Caractère ferme, cœur aimant, esprit vif, intelligence nourrie aux plus pures sources de l'éducation domestique et de l'instruction chrétienne, elle n'a su faire que des heureux autour d'elle. Le foi en Dieu, l'amour de la famille, le dévouement conjugal, la charité pour tous, chacune de ces bonnes et saintes choses, qui ne se donnent qu'aux âmes prédestinées, formaient celle que la famille de Blois et M. Thibau-
baudeau viennent de perdre. Aussi la chère morte a-t-elle pu s'endormir avec les paroles du psalmiste: "In pace in ædificis, dormiam et requiescam."

Madame Thibau-
baudeau n'était mariée que depuis le 8 septembre 1868, et laissent deux enfants ainsi qu'un mari et une famille inconsolables, à qui nous présentons nos compliments de condoléances.

NOUVELLES GÉNÉRALES.

On s'occupe déjà du choix du futur *Orateur*. Les uns disent que le gouvernement proposera la réélection de M. Cockburn; d'autres que son choix se portera soit sur M. Blanchet, député de Lévis, soit sur M. Campbell, de la Nouvelle-Ecosse.

M. Wells, libéral, a été élu à Brant Sud pour remplacer M. Blake dans la Chambre locale.

M. Blake sera de retour au Canada au commencement d'octobre. Sa santé s'est fort améliorée.

La première place à la gauche de l'*Orateur* à la Chambre des Communes, où siégeait l'hon. M. Sanfield MacDonald, a été retenue pour l'hon. John Young.

Nous apprenons avec plaisir que M. Antoine Moussette, propriétaire-Eliteur de l'*Avenir National* vient d'être élu l'un des juges de paix pour la ville de St. Albans, à une majorité de près de 600, sur tous les autres.

Le *Métis* rapporte les faits suivants :

Hier après-midi, M. Moïse Normand passait tranquillement sur le pont de la rivière Assiniboine, lorsqu'un soldat entreprend de l'empêcher d'avancer. M. Normand fait des efforts pour continuer son chemin, mais le soldat le frappe et une rixe s'en suivit. Comme toujours cinq ou six autres fils de Mars arrivent à l'instant, au secours de leur confrère, et combattent vaillamment.

M. Normand, ainsi que M. Joseph St. Germain, fils, qui se trouve présents, sont brutalement assommés, et poursuivis jusqu'au bas de la Rivière-Rouge, où M. St. Germain, la figure tout ensanglantée, faillit tomber entre les mains d'un soldat qui lui donnait la chasse armé d'un couteau.

Nous sommes toujours surpris, lorsque nous lisons de tels faits. A entendre parler des *Métis* nous croyions que ce n'étaient pas des gens à se laisser maltraiter, nous pensions au contraire qu'il faudrait les retenir pour les empêcher de commettre des violences.

Le général Sherman qui est arrivé d'Europe dit que l'agriculture est tout aussi avancée en Ecosse qu'aux Etats-Unis. Il croit que certains gouvernements européens, et notamment celui d'Allemagne, sont opposés à l'émigration, principalement parce qu'elle enlève des sujets à la conscription

Des ouvriers terrassiers ont trouvé à la Pointe St. Charles, en creusant un égout, un squelette humain. Cette découverte a été faite à quelques verges du canal, un peu avant d'arriver au pont de fer du Grand Tronc. Ces ossements ont été transportés à la station de la Pointe St. Charles, où M. le Corouer Jones doit ouvrir une enquête.

NOS GRAVURES.

EXHIBITION.

L'exhibition des produits de l'horticulture a attiré, cette année comme toujours, une foule de curieux. Elle avait lieu dans l'enceinte connue sous le nom de *Victoria Rink*. C'est là qu'on se livre l'hiver à l'exercice du patin.

L'exhibition de la société d'agriculture d'Hochelega avait lieu dans le même temps au Mile-End. Toutes deux ont eu un grand succès.

Notre artiste a remarqué à cette exhibition, des chevaux canadiens améliorés comme on en voit maintenant un bon nombre dans le comté d'Hochelega. MM. les organisateurs de ces exhibitions n'ayant pas jugé à propos de nous envoyer de cartes, et de nous faire jouir des privilèges accordés aux autres journalistes, nous ne sommes pas en état de faire un compte-rendu satisfaisant de ces deux exhibitions.

Il est peut-être bon de faire remarquer en passant que nous comptons dans un grand nombre de paroisses trente et quarante abonnés parmi les cultivateurs.

LES CHUTES DE STE URSULE.

Ces chutes que forme la rivière Maskinongé sont situées à trois milles du village et à neuf milles de la Rivière du Loup. La rivière en se bifurquant s'élançe à travers des rochers immenses et tombe de cascade en cascade sur une étendue de deux arpents, l'une large d'au moins 150 pieds et l'autre variant de cinquante à cent pieds. Rien de plus pittoresque et de plus grandiose que ces chutes.

Au sommet se trouvent les moulins de MM. Boyer & Hudon qui exploitent les pouvoirs d'eau incomparables que donnent ces chutes, avec une grande énergie. Ils ont presque constamment à leur service dans leurs chantiers ou au moulin de cent à deux cents hommes. Ils ont construit un pâté de maisons en bois formant une dizaine de logements pour quelques uns de leurs hommes mariés et ils bâtissent en ce moment pour eux-mêmes une grande maison à plusieurs étages. Dans les flancs des rochers qui bordent les chutes, il y a de riches veines de cuivre. MM. Boyer & Hudon ont déjà fait des travaux considérables pour voir s'il n'y avait pas là quelque mine considérable à exploiter, et ils ont raison de croire qu'ils réussiront. Mais rien de beau et de riche comme les pouvoirs d'eau de cet endroit charmant; il y a là de quoi faire marcher dix manufactures, et nous sommes heureux que ces trésors d'industrie soient tombés en aussi bonnes mains.

LE TROUBADOUR.

Cette gravure nous reporte à cet âge poétique qu'on appelle le moyen âge, époque charmante, quoi qu'on en dise, où tout le monde voulait être poète, troubadour ou guerrier. L'amour de la richesse n'absorbait pas alors toutes les âmes comme aujourd'hui; la gloire, la beauté, la chevalerie, la musique étaient les Dieux du jour. Les hommes étaient braves et beaux, les femmes charmantes, les esprits enthousiastes, les cœurs ardents; le costume des guerriers était magnifique, pittoresque, le fait est que l'habillement en général des hommes et des femmes était d'une grande richesse et rehaussait leur taille et leur beauté d'une manière merveilleuse. Comment veut-on que les hommes soient beaux maintenant et qu'ils soient chevaleresques avec des vêtements si ridicules. Supposez un troubadour avec un chapeau de castor et un habit à queue, arrivant à la porte d'un château, un violon à la main. Croit-on que les belles dames du château l'auraient accueilli avec autant d'empressement? Et ces troubadours comment charmaient-ils les populations?—en chantant la gloire des chevaliers, la beauté des princesses, les souvenirs des ancêtres. Et non seulement ces troubadours charmaient les loisirs des dames et des grands seigneurs, mais ils exaltaient le courage des guerriers sur les champs de bataille par leurs chants patriotiques, et ils donnaient souvent eux-mêmes l'exemple de l'héroïsme. Comment pourrait-on faire cela aujourd'hui?
L. O. DAVID.

PENDU ET POURTANT... PAS PENDU.—Qui l'aurait cru? il paraît qu'entre la corde au cou et la mort il reste encore de la place pour le petit bonheur... d'en réchapper: l'histoire suivante le prouve bien.

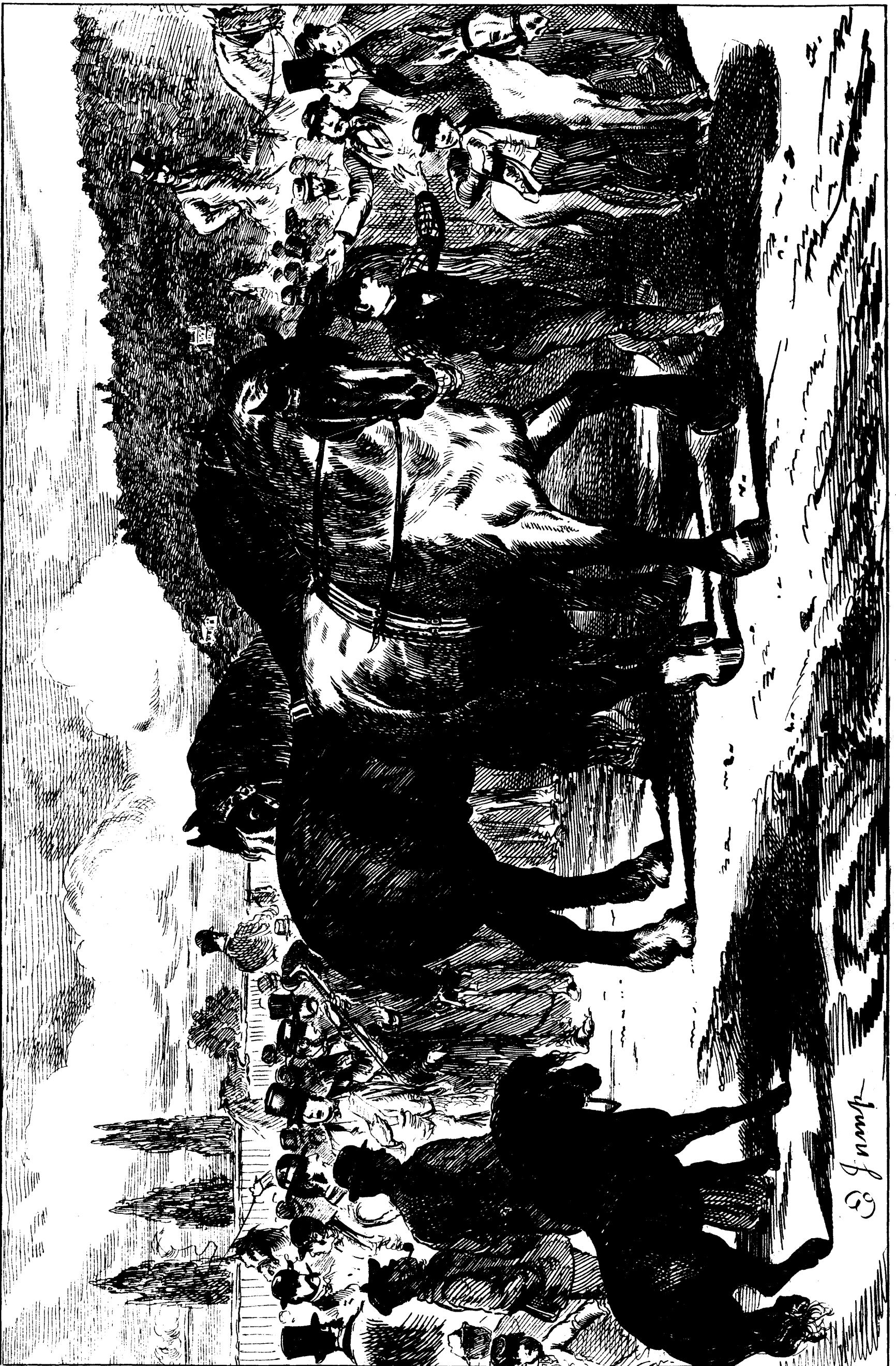
À la fin de juillet, le nommé Franks était condamné à être pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'en suivit, pour s'être permis une légère familiarité sur la personne de M. Thomas Muir. N'oublions pas de dire que cette petite privauté a causé la mort de M. Muir. Donc Franks avait été condamné à être pendu le 27 août par la cour de Figi. Le pauvre diable avait fait son sacrifice et le 27 au matin il se levait, sinon en fredonnant *Marlbrough s'en va-t-en guerre*, du moins avec résignation. Mais Franks jouait de malheur ce jour là: le shérif n'était pas prêt à faire monter le coupable vers les cieus ou plutôt vers la potence. Le criminel, qui savait parfaitement qu'il n'attendrait pas sa corde bien longtemps jeta les hauts cris; et prétendit en le jurant par le sozodonte du Dr. Pourtier que c'était une suprême injustice et une cruauté épouvantable de faire subir deux fois à un homme les terribles angoisses de la mort par la corde. Nous n'avons pas un *fort faible* pour les criminels, et cependant nous l'approuvons. Les journaux de l'endroit, (le *Times* surtout) n'ont pas manqué de stigmatiser comme elle le méritait, l'odieuse conduite du shérif.

Enfin quelques jours après, il fit annoncer à Franks qu'il eût à se préparer à mourir le lendemain. Le lendemain, Franks, en désespoir de cause, soumis à la Providence, se trouva prêt et il se rendit escorté du bourreau et de ses aides sur la place des exécutions. Franks monta sur l'échafaud d'un pas ferme, le bourreau poussa la trape et le malheureux fut lancé... vivant comme devant, (nous allions dire dans l'éternité...) La corde avait été si mal placée qu'elle ne pouvait produire la mort qu'après beaucoup de temps. Ce fut en vain que Franks demanda qu'on vint le finir, on ne le voulut pas et, comme après tout le pauvre jeune homme avait une petite faiblesse pour la vie, il essaya à se dépitier. Le shérif ne lui en donna pas le temps, d'un coup de couteau... il coupa la corde, Franks fut ramené dans sa prison.

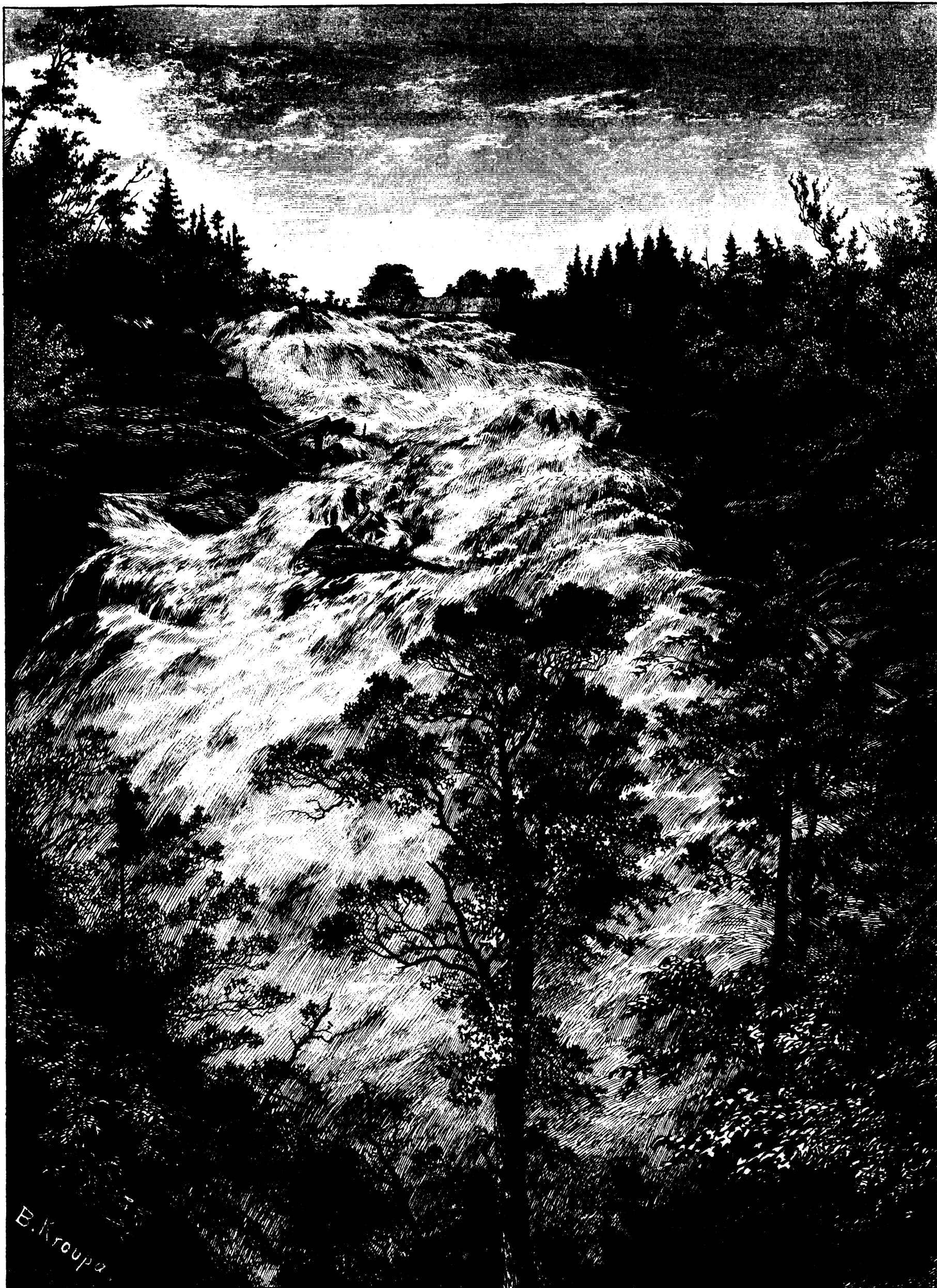
On se demande maintenant ce que l'on va faire du prisonnier. Il nous semble à nous qu'il n'est que juste qu'on le mette en liberté; il serait injuste de le pendre deux fois pour le même crime; car enfin, il a été bel et bien pendu. Il est vrai que la sentence portait entr'autres choses consolantes: "pendu par le cou jusqu'à ce que mort s'en suive," mais ce n'est pas la faute de Franks s'il n'est pas mort: il a voulu mourir, il a demandé la mort, c'est le shérif qui a coupé la corde. Les autorités seules sont à blâmer. Nous le répétons: Franks doit être libéré et c'est l'avis des journaux de Tragi et des environs.
A. C.



MONTRÉAL.—EXPOSITION D'HORTICULTURE AU BOND VICTORIA.—PAR C. KENDRICK.



MONTREAL.—EXPOSITION AGRICOLE.—CHEVAUX DE TRAIT CANADIENS.—PAR E. J. J.



CHUTES DE LA RIVIÈRE MASKINONGÉ, A STE. URSULE.—D'APRÈS UNE PHOTOGRAPHIE DE J. GARINPY.



LE TROUBADOUR.

AVIS.

Nos abonnés de Montréal sont priés de se préparer à payer l'abonnement de l'année ou du semestre courant. Notre collecteur va se présenter à leur domicile Lundi prochain et les jours suivants, dans les quartiers St. Jacques, St. Louis, Ste. Marie et Centre. Nous espérons qu'il sera payé à sa première visite, sans être obligé de revenir plusieurs fois, ce qui serait une perte de temps et pour nos abonnés et pour lui.

L'OPINION PUBLIQUE.

JEUDI, 26 SEPTEMBRE, 1872.

BULLETIN POLITIQUE.

Sir George E. Cartier a été élu par acclamation dans le comté de Provencher, province de Manitoba. MM. Riel et Clarke, qui se disputaient les suffrages des électeurs de ce comté, se sont effacés pour laisser place au vaincu de Montréal Est.

Le soir du même jour, Sir George arrivait à Ottawa, où l'attendait une réception très-flatteuse de la part des autorités et du peuple de la ville. Il y eut procession aux flambeaux, présentation d'adresse, musique et discours. M. Cartier fit à l'adresse du maire d'Ottawa une réponse très-appropriée. Sa défaite à Montréal-Est et la maladie ne lui ôtent rien de son courage et de son énergie, et il se déclare prêt à travailler, avec son parti, comme auparavant, à la prospérité du pays.

A Manitoba, les élections sont finies. M. D. A. Smith a été réélu pour Selkirk, le Dr. Schultz pour Lisgar. Le comté de Marquette a élu M. Cunningham, propriétaire du "*Manitoban*." Riel a pris part à l'élection. Il a été très actif à St. Boniface et à Winnipeg. Il paraît même que son concours a donné lieu à une émeute sérieuse, les ateliers du *Métis* et du *Manitoban*, organes du parti modéré, ont été saccagés par les fanatiques de Manitoba, soutenus et encouragés par les Grils d'Ontario; les livres de *poll* auraient été en partie enlevés ou déchirés. Les dépêches reçues annoncent, néanmoins, que Riel est élu. Cet événement sera gros de conséquences.

La question des écoles du Nouveau-Brunswick, qui a fait tant de bruit avant et durant les dernières élections, prend une tournure qui dépasse de beaucoup la note de l'aigre-doux. La population catholique, encouragée par les sympathies que lui a montrées le Parlement Fédéral à sa dernière session, a pris une attitude énergique. Les contribuables refusent de payer la taxe scolaire. Ils ne veulent pas se soumettre à une taxe oppressive et inique. A St. Jean, l'impôt scolaire est de \$73,000.00; les autorités n'en ont pu collecter que \$6,000.00! Le comté de Gloucester refuse net. Les tribunaux ont mis de côté plusieurs rôles de cotisation. Dans la ville de Gloucester, un juge a donné injonction aux municipalités de ne point prélever l'impôt. Le mouvement, aidé de ces bons décrets, se propage rapidement. Les tyranneaux du Nouveau-Brunswick vont commencer à réfléchir.

Ontario se débat autour d'un incident constitutionnel en perspective. Les Hons. MM. Blake et McKenzie ne pouvait plus, à cause de la loi Costigan, siéger à Ontario et à Ottawa, ont opté pour le Parlement Fédéral. M. McKenzie a déjà résigné et M. Blake doit le faire aussitôt après son retour d'Europe. Tous deux sont ministres à Toronto et il faudra les remplacer. Or, disent les Conservateurs, M. Blake est premier ministre; sa résignation entraîne nécessairement celle de ses collègues; dès lors, le Lieutenant-Gouverneur est libre de choisir son Cabinet parmi les Conservateurs. Il devra même le faire et prendre M. Mathew C. Cameron ou M. Scott qui, quoique faisant partie de l'administration actuelle, n'a pas cessé d'être bon conservateur et est resté l'ami personnel de Sir John A. McDonald.

Le "*Globe*" et les *Grils* n'entendent point de cette oreille. Ils ont un raisonnement qui ne manque ni de force ni de logique. M. Blake, affirment-ils, ne donne pas sa démission pour cause de faiblesse dans le Parlement; au contraire, il a une majorité très forte et sûre, comme l'ont démontré les votes de la dernière session sur les principales mesures. En résignant, il a le droit d'indiquer au gouverneur le choix de son successeur, et, en bonne politique constitutionnelle, le chef de l'Exécutif doit suivre son avis. Il y a des précédents à l'appui de cette opinion.

Le "*Mail*" n'est pas satisfait de cette réponse et rétorque que la majorité ministérielle d'Ontario est due exclusivement à la popularité personnelle de MM. Blake & Mackenzie; que ces deux ministres disparaissant, la majorité va certainement se déplacer et que, conséquemment, le Lieutenant-Gouverneur, qui est censé connaître

cette circonstance, sera justifiable de se choisir un premier ministre où il l'entendra.

On comprend la vivacité de la lutte de plume sur ce point. Les deux partis politiques du Haut-Canada sont forts; le patronage du Gouvernement local est considérable, et plus grandes seront les chances du parti qui pourra contrôler ce patronage pendant les trois années qui vont suivre.

J. A. MOUSSEAU.

Nous commencerons bientôt la publication du roman que nous promettons depuis longtemps. Nous en avons même deux et des plus émouvants, à publier.

ÇA ET LA.

Le grand événement de la semaine dernière à Québec a été le bal donné par le Lieut.-Gouverneur à Lord et à Lady Dufferin. La joyeuse ville de Québec commençait à s'ennuyer, ses garçons si galants et ses filles si jolies dépérissaient à vue d'œil, on ne dansait plus. Toutes les portes de Québec tomberont, ses histoires crouleront et ses canons fondront au soleil avant qu'on cesse d'y danser. Eh! que faire aussi à Québec si on ne s'y amuse. Ce n'est pas pour rien que Dieu a fait des loisirs aux Québécois et qu'il leur a donné de si jolies filles. A propos, un homme impartial de Québec disait que si Montréal continuait, elle ravirait bientôt la palme de la beauté à Québec.

On avait coutume de dire que Montréal avait les jolis garçons et Québec les jolies filles. Il paraît qu'on va être obligé de dire le contraire bientôt. Chacun son tour.

UNE VÉRITÉ.

Il paraît que la vérité est vraie partout. Il y a de ces choses qui se disent à 2,000 lieues pour des peuples qui nous ressemblent peu et qui pourtant semblent dites pour nous, tant elles s'appliquent à notre état social.

Par exemple, un journal anglais après avoir dit que le grand malheur d'un peuple est d'acheter de l'étranger ce qu'il peut produire lui-même ajoute les réflexions suivantes:

"Il faut enseigner à nos garçons et à nos filles l'amour du travail, et les mettre en mesure de s'en acquitter avec succès. Il faut qu'un moins grand nombre se tournent vers les professions libérales et qu'un plus grand nombre s'évertuent à devenir d'habiles artisans et de laborieux cultivateurs. Il nous faut cultiver et fabriquer pour une valeur annuelle de deux milliards de piastres et réduire par là la dette nationale, qui pourrait augmenter avec les ans."

Si cela est vrai dans un pays où pourtant l'industrie est si avancée, combien ce doit être vrai en Canada? Tout le monde devrait méditer ces paroles.

LE PALAIS MUSICAL.

Etant admis qu'il faut des amusements, on ne peut en avoir de meilleurs et de plus agréables que ceux qu'on trouve en ce moment au Palais Musical. Le Palais Musical est une nouvelle institution due à l'énergie et à l'esprit d'entreprise vraiment rare de M. Fortin. La bâtisse connue autrefois sous le nom de l'Eglise Protestante de la rue Gosford est devenue une maison de concerts et d'opéras et un véritable bijou. Il y a des gens qui y vont seulement pour le coup-d'œil. Mais il y a plus que cela; on y fait de la musique, de la pantomime, de la gymnastique, et, etc. Un homme comme M. Fortin mérite d'être encouragé, car il n'y a pas de doute que si le public répond à son appel, il ne manquera pas de ressources pour faire du Palais Musical une place populaire. Le fait est que M. Fortin est un de ces hommes à entreprendre et à faire réussir des choses qu'on croit impossibles ou auxquelles on ne songe même pas.

M. L'ABBÉ CHABERT.

Nous voyons avec plaisir que M. l'abbé Chabert poursuit avec vigueur et succès l'œuvre de l'éducation industrielle et artistique de notre population. Il vient d'enrichir l'Institut National des Beaux-Arts dont il est le président, d'une superbe collection de statues, desseins et modèles, don généreux à lui fait par le gouvernement français. Nous espérons qu'on saura gré à M. l'abbé Chabert de son zèle et de ses travaux, qu'il trouvera dans le gouvernement la protection dont il pourra avoir besoin et que surtout les jeunes gens, les hommes d'un âge mûr, même, s'empresseront de profiter du dévouement et des talents de M. l'abbé Chabert et des trésors qu'il met à notre disposition. De tels hommes sont précieux pour une société, il faut les conserver, les encourager et leur montrer qu'on sait les apprécier.

LE MARQUIS ET LA MARQUISE DE BASSANO.

Le marquis et la marquise de Bassano (autrefois Dlle Symes) sont actuellement à Montréal.

Madame de Bassano est toujours la même, pieuse, modeste et charitable; ses premières visites ont été pour les religieuses au milieu desquelles elle aimait à faire le bien, ses premières pensées pour les orphelins dont elle est toujours l'ange protecteur, la providence bénie. Tout le monde connaît les actes de dévouement et de charité de mademoiselle Symes. On se rappelle que son bonheur était de faire du bien, de secourir les orphelins, les veuves et les malades; plus d'une fois

on l'a vu entrer avec des religieuses dans de pauvres maisons, pour y porter des aumônes ou des prières. Depuis plusieurs années, c'est elle qui fournit la viande et le lait aux orphelins de la Providence, voulant, suivant son expression, que ces pauvres déshérités de la fortune aient au moins une bonne santé.

On dit aussi quelle a trouvé dans le marquis de Bassano un homme digne d'elle et aussi noble par le cœur que par la naissance. Elle méritait d'avoir non-seulement un marquis, mais un honnête homme, un homme capable d'apprécier sa foi et son caractère; elle la trouvait, tant mieux! Nous ne regrettons qu'une chose, c'est que le marquis de Bassano ne soit pas Canadien, ou plutôt qu'il nous enlève une personne qui nous faisait tant de bien et une fortune acquise ici.

Dans un pays jeune comme celui-ci et qui a tant besoin de toutes ses ressources il est toujours pénible de voir partir de si belles fortunes et des personnes si généreuses et si distinguées. Mais qu'y faire? Le cœur a des droits à nuls autres pareils, et la fortune est indépendante.

PETIT MANUEL D'AGRICULTURE, 2ME ÉDITION.

La première édition de ce manuel de 5,000 exemplaires s'étant écoulée dans l'espace d'un peu plus d'une année, l'auteur, le Dr. Hubert LaRue, en a fait tirer une deuxième édition. Le succès de cet excellent ouvrage est d'un bon augure, il montre qu'il y a partout un mouvement sérieux en faveur d'une réaction dans la culture de nos terres. On comprend qu'il n'y a plus un instant à perdre, pas une faute à commettre, si nous voulons être quelque chose, conserver notre population et la faire prospérer. Répandre les connaissances renfermées dans le manuel du Dr. LaRue, est une excellente chose, une œuvre patriotique à laquelle tous ceux qui s'occupent d'éducation dans le pays doivent prendre part.

Ce manuel on devrait le trouver partout, dans toutes les maisons des cultivateurs, entre les mains des hommes faits comme des enfants. C'est un cathéchisme que tout le monde à la campagne devrait apprendre.

Dans quelques lignes de ce petit livre il y a une bonne récolte pour un grand nombre de ceux qui l'achèteront.

L. O. D.

18 SEPTEMBRE, 1872.

Richard O'Brien, jeune Irlandais âgé de 11 ans, est traduit, ce matin, devant le Magistrat de Police, sous accusation d'avoir, le 17 courant, volé un melon du jardin de l'Évêché.

Le constable S. C. Valiquette de la police de la cité, a arrêté le prisonnier et il fait son rapport comme suit:

Votre Honneur, je ne connais rien dans la cause.

Le magistrat.—C'est bien simple.

Le constable.—Mais votre honneur! je l'ai arrêté sur la plainte du jardinier de l'Évêché.

Le magistrat.—Quel est son nom?

Le constable.—Monsieur Toussaint Guindon.

Le magistrat.—Faites le venir.

Monsieur Guindon, jardinier, grand homme sec, mais à l'air très-honnête se présente et commence son récit comme suit: Monsieur, hier, le prisonnier a volé un melon du jardin de l'Évêché.

Le magistrat.—Combien vaut le melon?

Le jardinier.—Je crois qu'il ne vaut rien, ou tout au plus 10 sous, ça appartient à l'Évêché.

Le magistrat se retourne vers le petit Irlandais, et lui dit:

Richard O'Brien, vous êtes accusé d'avoir, le 17 courant, à la cité de Montréal, volé un melon de la valeur de 10 sous, la propriété de l'Évêché, que dites-vous à cette charge? êtes-vous coupable, oui ou non?

Là-dessus le nommé Richard O'Brien, faisant une figure effrayante pour essayer de verser des larmes, afin d'attendrir le magistrat, s'explique comme suit, en présence aussi de sa mère qui ne le laisse pas d'un pas, et qui fait semblant de pleurer: Hier messieurs je passais près du jardin de l'Évêché, lorsqu'un autre jeune homme qui était avec moi, prend mon casque, et le jette l'autre bord de la clôture, j'entre immédiatement dans le jardin et je vois que mon casque est tombé sur un melon, par malheur, Monsieur le juge je relève mon casque, et le melon reste au fond, ce n'est pas ma faute, si je l'ai volé c'est la faute du melon qui est resté dans le fond de mon casque. (Rires)

Le magistrat.—Comment se nomme, le jeune homme qui a jeté votre casque l'autre bord de la clôture?

L'accusé.—Je ne connais point son nom, je ne l'avais jamais vu auparavant.

Surpris de voir un enfant si menteur, et le jardinier refusant de poursuivre, et attendri par les pleurs de la mère, le magistrat après une verte reprimande renvoie l'accusé Richard O'Brien, qui s'en va en jurant que jamais les melons de l'Évêché ne resteront au fond de son casque.

Un Témoin.

L'EX-PÈRE HYACINTHE.

Louis Veillot a dit son mot sur le mariage de cet ange déchu; c'est un mot qui restera, un terrible coup de scalpel. L'extrait suivant en donnera une idée:

Il est vrai que le Français est frivole, et M. Loyson s'en plaint amèrement, mais je défie que le Prussien même, et l'Américain, et le Turc, et tout ce qu'il y a de peuples graves se puissent représenter sans pouffer un gros ancien moine de quarante-cinq ans passés, nommé Hyacinthe et Loyson, conduisant sa jeune épouse à un autel faux et lui jurant un amour éternel

sous les mains vénales d'un prêtre postiche ou scélérate. Sera-t-il en habit noir ou en redingote marron? Aura-t-elle le voile blanc et les fleurs symboliques? O femme! quel bigame vous prenez là! Car cet homme se dit veuf, mais sa première épouse est vivante, et il n'a assassiné que le serment qu'il lui avait fait.

Voici maintenant ce que dit le *Soir*, un journal que la religion ne fanatise pas généralement :

Que l'ancien prédicateur de Notre-Dame ait envie de se marier, c'est son affaire; nous ne pouvons que souhaiter à son petit roman intime le dénouement ordinaire des contes de fées; mais ce dont nous avons le droit de nous étonner, c'est que, tout en abandonnant à la fois et les dogmes et la discipline de l'église catholique, il prétend cependant rester catholique et prêtre.

C'est une aberration plus étrange encore que celle des protestants qui, tout en refusant de croire à la divinité du Christ et quelques-uns même à l'existence d'un Dieu créateur distinct du monde créé, prétendent rester dans le giron de l'église protestante. Décidément, ce qui nous manque le plus, à nous autres Français du dix-neuvième siècle, c'est la qualité par laquelle se distinguaient surtout nos ancêtres, la netteté de l'esprit.

Ils étaient, eux autres, franchement catholiques ou franchement protestants, franchement déistes ou franchement athées. Combien ils seraient stupéfaits s'il leur était donné de voir parmi leurs descendants cette effroyable masse d'hérétiques orthodoxes, de libres-penseurs pieux et d'athées dévots!

LE FUTUR PAPE.

On se rappelle que les prophéties publiées dans notre journal parlaient avec enthousiasme du pape futur qu'elles appellent le *Grand Pape* comme Henri V le *Grand Roi*. Depuis longtemps les esprits curieux cherchent quel peut-être l'homme choisi par Dieu pour être ce *Grand Pape*. On croit avoir déchiré le voile de l'avenir et déjà les regards se portent vers un religieux franciscain du nom de Panebianco. Voici les choses intéressantes qu'on lit à ce sujet dans les journaux d'Europe :

"Une prophétie très répandue en Italie dit que le successeur de Pie IX sera un franciscain.

"Deux autres personnes sont très frappées de la prophétie. 1o. Pie IX. Quand il sut qu'au couvent des Douze-Apôtres il y avait un franciscain nommé Panebianco (pain blanc), cela lui parut une confirmation de la prophétie, qui n'était pas d'ailleurs de la première venue, mais d'une jeune fille nommée Catherine de Sienne, et révéérée comme prophétesse de fait, il n'y a pas encore bien longtemps.

"*Panebianco* fut considéré comme synonyme d'hostie, et ces jeux ou ressemblances de mots ne peuvent sembler étranges à ceux qui se rappellent le jeu de mots de Jésus-Christ sur Pierre, devenu la pierre angulaire de son Eglise. Tu es *Petrus*, et super hanc *Petram* etc."

"Pie IX promut successivement le franciscain Panebianco aux grades et dignités de cardinal, grand pénitencier, membre de la commission pour l'examen de la théologie.

"L'autre personne qui accorde une grande importance à la prédiction de Catherine de Sienne est M. Panebianco lui-même. Il est trop modeste pour se croire un autre Sixte V, mais il a pris Sixte V pour modèle. Il s'en inspire, il le lit et relit; il voulut habiter sa cellule, quand il n'était que franciscain.

"Lors qu'on frappa à la porte de cette cellule pour lui annoncer qu'il était cardinal, il n'en fut pas surpris. Il s'y attendait, tant il avait foi dans sa destinée.

"Cette foi n'est pas de l'orgueil, c'est de la véritable passion religieuse. Le cardinal Panebianco a la discrétion de Sixte V. On ne peut le prendre en défaut. On ne peut lui extirper une parole qui serve de base pour asseoir des conjectures sur tel ou tel point important. Cela désola M. de Bismarck.

"Mais ce qui le désola bien plus, c'est que le cardinal Panebianco s'il rappelle la profondeur et la fermeté de Sixte V, rappelle aussi l'ardeur mystique de Savonarole et le rôle orthodoxe d'Innocent III.

"Le Cardinal Panebianco est peu admirateur de l'Italie. Dieu nous garde de citer les paroles que Savonarole adressait à ses compatriotes pour les engager à faire pénitence; on y verrait une précaution française qui n'est pas dans nos idées.

"Mais le cardinal Panebianco serait volontiers un réformateur; et ce qui exaspère surtout M. de Bismarck, c'est qu'il est infailibiliste et ami intime du général des jésuites, le Flamand Beckx.

"Telle est cependant, nous ne dirons pas sa dissimulation, mais sa finesse, que les jésuites ne savent pas encore s'ils peuvent compter sur lui.

"M. de Bismarck dit que le roi actuel de Prusse n'ira pas au château de Canossa comme Henri IV d'Allemagne, réduit à implorer Grégoire VII pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, et à faire gémir les échos du château de la comtesse Mathilde; Mais M. de Bismarck craint le moment où le cardinal Panebianco jetterait, au figuré, les béquilles de Sixte V, et entonnerait d'une voix forte la messe d'action de grâces"

VIGIL.

REPARTIES IRLANDAISES.

Traduit d'un ouvrage anglais intitulé : *Essay on Irish Bulls* par Miss Edgeworth.

Deux Irlandais voyageaient à pied entre Chester et Barnet. Ils s'arrêtèrent à une hôtellerie où on leur dit qu'ils avaient encore dix milles à faire pour se rendre au terme de leur voyage. Grande exclamation de la part d'un des piétons qui se sentait très-fatigué.

"Eh bien! lui dit son camarade, par manière de consolation," cela ne fait, après tout, "que cinq milles pour chacun de nous."

"J'ai fait le tour du monde, disait un matelot Irlandais, et je puis garantir qu'il est aussi plat que cette table."

Une vieille mendiante Irlandaise importunait de ses demandes le général V. et sa dame toutes les fois qu'ils sortaient. A bout d'inventions, la vieille les aborde, un matin, en leur disant :

"J'oe et succès à vos Honneurs!... J'ai bien rêvé, la

nuit dernière, que Milady me donnait une livre de thé et Milord une livre de tabac."

"Mais, ma bonne vieille, répondit le général, ne savez-vous pas qu'il nous arrive toujours le contraire de ce que nous avons rêvé?"

"Vraiment! répliqua-t-elle, c'est donc Milord qui me donnera du thé et Milady du tabac."

Un Irlandais est renversé par une voiture à deux chevaux qui lui passe sur le corps, mais on ne sait comment, il se relève sans aucune blessure.

"A genoux, malheureux, lui crie un des spectateurs, à genoux! rendez grâce à Dieu!"

"Grâces de quoi?" réplique le fils de la Verte Erin, "de ce que deux chevaux et une voiture m'ont passé sur le corps?"

A la cour de police, un Irlandais se plaint d'avoir été gravement insulté par un de ses voisins.

"Mais enfin, demande le magistrat, que vous a-t-il dit?"

"Il m'a envoyé au diable, et alors je suis venu trouver Votre Honneur."

HISTOIRES EXCENTRIQUES.

LA PLUIE DE SANG.

Voici une histoire de police qui prouve que les détectives anglais et français ont fait école.

Le chef de la police de sûreté de Chicago—un digne émule des Vidocq et des Canler—vient de forcer un criminel à avouer son crime, par un de ces stratagèmes de génie qui ont fait la réputation des grands policiers que nous venons de citer.

Voici les faits : Il y a deux mois environ, le cadavre d'un vieillard du nom de William Coffin fut trouvé sanglant et percé de plusieurs coups de couteau dont on avait perforé le cœur.

Les investigations les plus acharnées de la police restèrent sans résultats. On avait retrouvé dans le gousset du défunt sa montre et dans sa poche son portefeuille, contenant des banknotes; donc il ne fallait pas chercher dans le vol le mobile du crime.

Restait la vengeance. Une fois sur cette piste, les agents portèrent immédiatement leurs soupçons sur le neveu de l'assassiné, un nommé John Connock. La méintelligence bien connue qui divisait l'oncle et le neveu donnait une certaine autorité à ses soupçons. Cependant, après une première arrestation, il fallait relâcher le coupable supposé.

L'interrogatoire n'avait démontré rien. John Connock avait conservé une attitude simple, digne, émue, mais n'avait laissé percer aucun indice qui pût le faire maintenir en état d'arrestation. Confronté avec le cadavre, il s'était précipité à genoux devant ces restes sanglants, avait chanté des psaumes et se relevait avec la même dignité émue :

"J'ai perdu plus qu'un père, avait-il dit... j'avais bien des petites querelles avec le pauvre vieux Billy; mais il m'avait élevé depuis mon enfance et je l'aimais bien.

On relâcha donc John Connock.

Cependant, le soir du même jour, comme on discourait dans une taverne des incidents de la journée, un jeune homme qui, jusque-là, s'était tenu dans un coin de la salle, s'avança tout à coup vers les buveurs :

—Connock est coupable! s'écria-t-il, et je le prouverai!

Au moment où tous les assistants posaient leur verre sur les tables, interdits du propos, le jeune homme s'élança vers la porte et disparut :

—C'est Barnes! fit-on de toutes parts.

On oublia vite ce nouvel incident. La justice semble s'endormir sur le tombeau de l'assassiné. La nuit se fit plus épaisse autour du crime, et, au bout d'un mois, personne ne parla plus de William Coffin. Quant à Barnes, il avait quitté le pays.

Le neveu John reçut, comme par le passé, force poignées de mains et continua à vivre dans la plus apparente tranquillité. Il songea même à faire réparer la petite maison qu'il habitait lété aux environs de Chicago. A peine avait-il manifesté l'intention d'engager des ouvriers, qu'un matin, un jeune couvreur se présenta à lui.

—Vous avez besoin de moi, dit-il?

—Ah certainement et tout de suite car il pleut dans ma chambre....

Le jour même on se mit à l'œuvre, et au bout de la semaine, le toit fut parfaitement réparé et l'ouvrage soldé. John s'installa de nouveau dans sa chambre et se disposa à fêter sa nouvelle habitation par un copieux repas, puissamment arrosé de brandy. A onze heures, ses hôtes partirent et notre homme se mit au lit absolument intoxiqué. Il ne tarda pas à ronfler bruyamment.

Mais à minuit moins cinq, un tapage effrayant se fit autour de la maison; de grands piétinements remuèrent le sable de la cour, puis on frappa brusquement à la porte à plusieurs reprises :

—Qui va là! grommela John, à demi éveillé.

—C'est moi, l'oncle Billy.... Mon fils, ouvre-moi!

Connock tressauta sur son lit; mais il laissa retomber sa tête sur l'oreiller, croyant à un cauchemar.

A peine quelques instants s'étaient-ils écoulés que le tapage recommença de plus belle.

—A l'assassin! criait la voix de l'oncle Billy, on m'égorge, et c'est toi John, toi mon fils!

Des cris épouvantables retentirent ensuite, cris rauques qui finirent par s'éteindre dans un long soupir, puis tout rentra dans le silence.

John Connock, les cheveux hérissés, tremblant de tous ses membres, resta cloué sur son lit, les yeux démesurément écarquillés et levés vers le plafond.

Tout à coup il poussa un cri terrible. Du toit tomba une pluie fine qui inonda son visage. Le malheureux avait vivement porté la main à sa face mouillée et cette main était teinte de sang.

John s'élança d'un bond hors du lit et se mit à parcourir toutes les pièces de sa maison en appelant du secours. Mais partout où il passait la pluie de sang tombait du plafond sur lui.

Il voulut fuir et les traces de ses pieds se marquèrent en rouge sur le parquet.

Il voulut ouvrir la porte, mais ses mains y tracèrent une empreinte de sang.

John Connock tomba à la renverse, et, comme si quelqu'un eût attendu ce signal, la pluie de sang s'acharna sur son corps inerte et la voix de Billy exclama :

Ouvre-moi.... je t'apporte un parapluie!

Alors une chose étrange suivit.

John Connock se releva, comme mu par un ressort, et se prosternant devant la porte :

—Pardon, dit-il, oh! pardon, mon oncle Billy.... pardon de vous avoir tué!

A ce moment la porte vola en éclats et Barnes entra, suivi du chef de la police, de nombreux agents et d'habitants du voisinage.

—Ah! ah! mon maître, je savais bien que vous feriez des aveux, ricana-t-il

Le nouveau Javert triomphait; mais la besogne avait été dure.

Barnes, suivant toujours son idée s'était présenté comme couvreur et avait percé à jour la toiture.

Puis il avait égorgé les deux cochons de John Connock, et avait fait pleuvoir leur sang sur l'assassin, à travers des pommes d'arrosoir.

GASTON VASSY.

COMME QUOI IL NE FAUT JAMAIS SE DÉSESPÉRER.

On écrit de Liège à l'Indépendance :

Les jeunes filles, eussent-elles coiffé plusieurs fois Sainte-Catherine, ne doivent jamais se désespérer, car on se marie à tout âge; comme un malade pour la guérison, tant qu'il y a vie il y a espoir; pour ranimer le courage de celles qui tremblent devant l'éventualité d'un perpétuel célibat, il est humain de leur prouver en leur montrant comment, vieilles déjà, elles conservent la chance de trouver... une victime; ainsi, parmi les promesses de mariages publiées la semaine dernière en cette ville, il s'en trouve une qui se rapporte à un intéressant couple de futurs qui ne compte pas moins de 151 ans pour eux deux. Le fiancé, qui est veuf, est âgé de 81 ans, et la promise, qui est toujours... jeune fille, a vu passer 70 printemps et autant d'hivers.

On assure que les questions d'intérêt ne sont pour rien dans cette union toute d'inclination.

FAITS DIVERS.

UNE SCÈNE TERRIBLE.—Une foule considérable assistait dernièrement à une exécution en Australie. Le condamné était un jeune homme trouvé coupable d'avoir tué une vieille femme. Le malheureux rendu sur l'échafaud tendit les bras en signe de supplication et se remit entre les mains du bourreau qui lui passa la corde au cou et fit partir la trappe. Ici, un spectacle terrible frappa la foule d'épouvante. Le coup fut si violent et la chute si considérable que le corps de l'infortuné fut séparé de la tête. Le corps tomba à terre et la tête resta suspendue à la corde.

UN TUBEUR DE FEMMES.—A Grenade (Espagne), dans une antique maison qui tombait en ruines et que le nouveau propriétaire fait reconstruire depuis un mois, on a trouvé la semaine dernière, au fond d'une voie souterraine creusée dans le roc et mesurant quarante-cinq mètres de longueur sur deux et demi de large, huit squelettes de femmes!

Il résulte d'un examen médical que le séjour de ces squelettes dans ce lieu, remonte à quarante ans au moins, à soixante ans au plus.

Or, à cette époque, la maison dont il s'agit était la propriété d'un riche marchand portugais, de religion juive, nommé Isaac Pedro Corne, dont les fils existent et occupent aujourd'hui de hautes positions financières en Amérique, et qui mourut à Vera-Cruz en 1849 ou 1850, à l'âge de soixante-et-onze ans, étant veuve de sa neuvième épouse!

On se demande avec effroi quels horribles et sanglants mystères cachent ces profondeurs sinistres.

Dans une des campagnes de Rhode Island, il vient de se passer un fait digne de la superstition qu'on attribue aux temps barbares. La famille Rose, de Kingston, est victime de la consommation. Plusieurs membres de la famille étaient déjà morts, le fils de M. Rose était à l'extrémité. A l'instigation du malade, le père se rendit au lieu du sépulchre de la famille, ouvrit le tombeau d'un de ses fils, enterré déjà depuis douze ans, afin de retirer son cœur et son foie et de les brûler. Il en agit de même à l'égard d'une de ses filles, morte depuis sept ans. Il était poussé à cette action par sa croyance aux vampires. On sait que, d'après la légende, les vampires se nourrissent des vivants qu'ils consomment lentement, et ces derniers à leur mort deviennent de nouveaux vampires, et le fait se répète ainsi jusqu'à ce que le foie et le cœur du vampire soient détruits.

Nous avons vu dernièrement, place des Terreaux, dit le *Journal de Lyon*, par une de ces brûlantes après-midi que nous avons eues ce mois-ci, un fort beau chien, qui accompagnait son maître, muni tout comme lui d'une ombrelle et s'en servant avec un plaisir évident.

L'ombrelle était fixée par en bas dans une petite planchette que le chien tenait entre les dents. Médor lui faisait d'ailleurs subir très adroitement les inclinaisons nécessaires pour garantir sa tête du soleil. Les passants se retournaient pour suivre des yeux cet intelligent et délicat animal.

Au même moment Bordeaux avait aussi son chien muni de son parapluie. Voici, en effet, ce que nous lisons dans la *Gironde* :

"M. X.... affectionne Munito au point de ne jamais le quitter. Or, Munito, sans être hydrophobe, refuse d'accompagner son maître les jours de pluie. Voici comment M. X.... s'y est pris pour vaincre les répugnances de son chien : il a fait confectionner un petit parapluie dont le manche est adapté à un morceau de bois, ce qui permet à Munito, en le prenant dans sa gueule, de se mettre à l'abri. Grâce à ce moyen aussi original qu'ingénieux, le maître et l'animal se promènent de compagnie, chacun avec son parapluie, au grand contentement des gamins du quartier, qui font escorte aux promeneurs."

Un homme marié exerçant le métier de cordonnier et résidant à Clover Hill, près d'ici, s'est suicidé en se pendant. Il était atteint d'aliénation mentale, causée par l'excès immodéré qu'il faisait des liqueurs spiritueuses. On le trouva dans un appentis en arrière de sa maison, avec une corde autour du cou. Près de lui était un livre de prières, ouvert à l'endroit des services funèbres. On trouva aussi les lignes suivantes, qu'il écrivit de sa main sur le livre, à la page du calendrier : "Je me suis suicidé à dix heures et demie, ce dix-septième jour de septembre. Je meurs ami de tout le monde." On le trouva environ dix minutes après : ce n'était plus qu'un cadavre.

FERD. GAGNON,

Rédacteur, et Gérant pour les Etats de la Nouvelle-Angleterre (Vermont, Maine, New-Hampshire, Massachusetts, Connecticut et Rhode-Island) et l'Etat de New-York.

WORCESTER, MASS., JEUDI, 26 SEPTEMBRE, 1872.

BULLETIN AMÉRICAIN.

Les élections d'état du Maine et du Vermont, qui viennent de décider, par une immense majorité, en faveur des républicains, donneront un prestige important au ticket de Grant et Wilson.

Les partis politiques commencent à s'inquiéter du vote canadien. On engage des orateurs de notre nationalité pour haranguer nos compatriotes. Dans le Vermont c'est Mr. Charles Thibault de Montréal qui bat le tambour pour le Général Grant; dans l'Ouest, il est rumeur que Mr. Lusignan avocat de St. Hyacinthe, sonnera du cor pour M. Greeley.

Nous aurons ainsi le spectacle d'un conservateur changeant ses auditeurs démocrates en démocrates en leur faisant avaler la pilule Grant, un républicain pur sang, et d'un libéral guerroyant pour le compte des démocrates américains !!

D'autre part un certain docteur Wolfe, de Dememora, N. Y., bat les planches pour Greeley et Brown.

A St. Albans Vt., il aurait fait une sortie à fond de train contre notre confrère de l'Avenir National et son propriétaire M. Moussette, qui, a brûlé ses vaisseaux, avec la meilleure volonté du monde, pour passer, armes et bagages, à notre parti.

Le Dr. Wolfe a dû battre le chien devant le loup, en face de son auditoire qui ne lui était pas très sympathique.

Nous est avis que le savant docteur, si nous en jugeons, bien entendu, d'après ce que nous en dit l'Avenir National et quelques amis, présents à sa harangue, le docteur ferait mieux de retourner à ses pilules et à ses patients. N'est pas hâbleur qui veut! Et on le sait, on a vu déjà plus d'un astre pâlir devant les furorales populacières de certains saltimbanques.

A propos de Mr. Moussette de St. Albans, qui, de démocrate est devenu, grand bien lui fasse, républicain, nos lecteurs n'apprendront pas sans un sentiment de satisfaction, que ce Monsieur vient d'être élu juge de paix pour St. Albans Vt., par une majorité de 500 sur ses adversaires. C'est un honneur pour nous tous, Canadiens, surtout pour nos frères, émigrés. M. Moussette est qualifié, a plus d'un titre, pour occuper cette position honorifique. Nous l'en félicitons.

Pendant que quelques uns des nôtres sont ainsi entraînés par le tourbillon politique; un jeune canadien né à Montréal et résidant maintenant à Washington, s'occupe de mener à bonne fin un projet de la plus haute importance.

Le major J. Edmond Mallet, est le président d'une société de jeunes catholiques, qui ont pris pour tâche de donner une éducation catholique aux orphelins nés dans notre foi. Durant l'année scolaire qui vient de s'écouler, cette société a pourvu à l'éducation de 360 garçons, à une séance récente de l'association, le Major Mallet a de nouveau été choisi comme Président de cette belle société qui a droit aux éloges et à la reconnaissance de tous les catholiques. A cette même séance d'énergiques résolutions furent adoptées, contre les spoliations continuelles de Victor Emmanuel, et en faveur du Pontife marlyric.

Au sein de la capitale de la République américaine, cette démonstration devra avoir une importance plus qu'ordinaire.

Revenons à la politique, qui fait le thème de toutes les conversations. Vous ne savez peut-être pas qu'il y a cinq tickets à l'heure qu'il est, c'est-à-dire que cinq candidats se disputent l'honneur de présider aux destinées de la grande République Américaine; (expressions banales, mais toujours utiles au besoin.)

Voici les cinq tickets :

RÉPUBLICAIN.

Président.—Ulysses S. Grant.
Vice-Président.—Henry Wilson.

COALITION.

Président.—Horace Greeley.
Vice-Président.—B. Gratz Brown.

DÉMOCRATIQUE A TOUS CRINS.

Président.—Charles O'Connor.
Vice-Président.—John Quincy Adam.

TEMPÉRANCE.

Président.—James Black.
Vice-Président.—John Russell.

ANTI-MAÇONNIQUE.

Président.—Charles Francis Adams.
Vice-Président.—J. S. Barlow.

Toutes ces factions assurent désormais le triomphe du parti républicain. Bien que trouvant beaucoup à blâmer dans l'administration Grant, nous souhaitons, néanmoins sa continuation. Dans les circonstances actuelles, un changement d'administration serait un désastre pour les finances de la République.

J'ai une excellente nouvelle sous la main que je me fais un devoir et un plaisir de vous apprendre.

Le gouvernement de Québec ayant donné franche coupée à M. Chicoine, agent de colonisation, ce monsieur doit venir, aux Etats-Unis, préparer les voies pour le rapatriement d'une portion de nos compatriotes émigrés. Nous ne doutons pas que M. Chicoine sera bien accueilli, partout où il se présentera.

Espérons que sa mission sera couronnée de succès. Le bon esprit et le patriotisme de nos compatriotes des Etats-Unis, sont bien propres à nous faire croire que le gouvernement sera plus heureux dans la politique de rapatriement inaugurée par son agent, que dans ces efforts pour faire venir des Belges.

FLRD. GAGNON.

EN FUMANT.

Me voici de nouveau à mon calumet que j'avais laissé, pour aller courir au triomphe de M. Jetté, et revoir un peu mes amis, les fumeurs du pays natal. J'ai eu l'heureuse idée d'apporter un rôle de tabac canadien; vous pouvez croire si j'en tire de ces *tou-ches!*

Nous allons donc continuer à nous entretenir comme par le passé, si cela vous convient. Qu'en dites-vous; amis lecteurs?

Une méchante règle d'arithmétique: la *division* dans les familles.

Le *Message* de St. Albans, pense que le bleu est une belle couleur pour les *ci-ls*, mais qu'il n'en est pas de même pour le lait à huit centins la pinte.

Tous les compositeurs des ateliers de la *Tribune* de New-York voteront pour Greeley, à l'exception d'un seul. C'est celui-là même qui compose le manuscrit de Greeley. Depuis plusieurs années, il attend patiemment une occasion de se venger de la *mauvaise écriture* du philosophe, il va saisir celle-ci aux cheveux et le 5 novembre prochain, il ira voter contre Greeley.

UN ENFANT TERRIBLE.—Maman, je ne serais pas surpris, si Susanne mourrait étouffée.—Pourquoi? mon enfant:—Parce que l'autre soir Adolphe la tenait par le cou, et si elle ne l'avait pas embrassé, il l'aurait certainement étouffée. Suzanne rougit, Adolphe rougit, la mère rougit, et l'enfant sourit.

Je prends la liberté de vous donner un échantillon de l'orthographe d'un certain fermier américain du New-Hampshire; qui affichait, il y a quelques jours, l'avis suivant sur un poteau de la route publique. Inutile de dire que ce yankee n'est pas un gradué de Harvard. Jugez plutôt.

NOTIS.

Know kow is allowed in these medders, eny men or wimmen lettin' their kows run the rode, wat gets into my medders aforeseed, shall have his tail cut short orf by me.

OBADIAH ROGERS.

Je suis l'exemple de Rogers, je coupe ici le fil de ma causerie pour lui faire une queue.

COURTE-HEUSE.

JEAN BART.

Suite et fin.

Cornil, qui avait pris un congé était de la partie.

Au moment où l'on se disposait à quitter Dunkerque, le jeune officier de marine avait voulu descendre au port pour serrer la main de quelques camarades, et avait fait la rencontre d'un pauvre diable couvert de haillons, criblé de blessures, qui demandait Jean Bart à grands cris.

Cornil crut d'abord avoir affaire à un fou.

—Je suis le fils de celui dont vous vous recommandez, lui dit-il; que voulez-vous à mon père?

—Le voir!

—Il va partir pour la campagne.

—Conduisez-moi à lui.

—Est-ce un secours que vous sollicitez?

Le pauvre diable, comme s'il eût été blessé par le mot de "secours," répondit rapidement:

—Je suis un ami de votre père...

—Décidément, se dit Cornil en s'éloignant, ce pauvre homme est fou.

Néanmoins, en arrivant chez son père, il parla de la rencontre qu'il venait de faire sur le port.

—Il fallait m'amener ce pauvre homme, lui dit Jean Bart avec vivacité. Si ce n'est un ami, comme il le prétend, c'est au moins un malheureux à soulager. Je ne veux pas m'éloigner avant de l'avoir reçu. Retournez, Cornil, et me l'amenez incontinent. Il ne sera pas dit qu'un homme qui se sera réclamé de Jean Bart n'aura pas été entendu.

—Mais c'est un mendiant! objecta Cornil.

—Raison de plus.

Une heure après, le jeune officier, qui était retourné au port, rentra suivi de l'inconnu.

Jean Bart, toujours brusque dans les faveurs qu'il accordait, s'avança vers son visiteur, et lui dit avec une certaine vivacité:

—Qui êtes-vous, l'ami?

—Regardez-moi, fit l'inconnu.

Jean Bart le toisa des pieds à la tête, interrogea vainement ses souvenirs, et répondit!

—Je ne vous reconnais pas.

—L'âge est venu m'apportant des rides, les coups de sabre m'ont défigurés, le malheur a fondu sur moi. Je suis un prisonnier de guerre.

—Mais la paix est faite!

—Vous me l'apprenez. Pris par un navire du port de Saint-Malo, je me suis évadé de prison, j'ai gagné la campagne, où j'ai misérablement vécu depuis six mois; de grotte en grotte, de bois en bois, évitant toutes les rencontres, je me suis rapproché de Dunkerque, parce que j'avais l'espoir de vous y rencontrer.

—Qui êtes-vous donc?

—Bringhen!

Jean Bart ouvrit les bras et serra sur sa large poitrine ce vieux marin hollandais auquel il avait dû sa liberté en Angleterre.

—Et moi, dit-il, qui ne vous reconnaissais pas!

Bringhen raconta sa lamentable histoire. Ruiné dix fois par les corsaires français, dix fois il avait relevé son drapeau; mais la fortune avait enfin trahi son courage, et le pauvre vieillard, sans ressources, sans moyen de rapatriement, sans rien au monde, ne savait même pas s'il retrouverait sa famille en Hollande.

—Vous allez d'abord passer quelques jours avec nous, en famille, lui dit le chef d'escadre. Vous êtes ici sous un toit ami.

—Mais vous deviez quitter la ville?

—Qui vous l'a dit?

—Votre fils.

—Cornil s'est trompé. Nous ne partons pour la campagne que dans deux semaines. Madame, continua Jean Bart en se retournant vers sa femme, ce brave homme est mon meilleur ami; deux fois je lui ai dû la liberté. Préparez-lui la meilleure chambre de la maison, et qu'il soit traité comme mon frère.

Bringhen, on le voit n'avait pas vainement compté sur le cœur de Jean Bart. Il passa toute une semaine à Dunkerque et ne se sépara qu'en pleurant de la famille du marin.

Dans le port, il trouva un dogre équipé, tout prêt à mettre la voile.

—Mon ami, lui dit Jean Bart, qui l'avait reconduit, je fais pour vous aujourd'hui ce que vous eussiez fait à ma place. La guerre est finie, vous êtes ruiné; gardez donc en souvenir de moi ce petit dogre, avec lequel vous irez à la pêche du harang; ce bâtiment vous appartient, l'équipage est à vous. Vous trouverez à bord tous les papiers qui vous concernent. Adieu, mon ami; tonnerre de bombe! ne me remerciez pas.

La guerre de la succession d'Espagne ayant mis l'Europe en feu en 1702, Jean Bart devait prendre le commandement d'une flotte pour appuyer par mer les prétentions de Louis XIV. Il travailla avec tant d'ardeur à l'armement des navires qui se trouvaient dans le port de Dunkerque, qu'il gagna une pleurésie dont il mourut en peu de jours, le 27 avril 1702.

Il avait cinquante-deux ans.

Le roi perdait un serviteur fidèle; la marine française, son plus brave officier.

Il fut inhumé dans le chœur de la paroisse de Saint-Eloi, au pied du maître-autel, dans une sépulture que sa femme devait partager dix-sept ans plus tard.

Faulconnier, un de ses contemporains, nous a laissé de Jean Bart ce portrait remarquable:

« Jean Bart, dit-il, avait la taille au-dessus de la médiocre, le corps bien fait, robuste, capable de résister à toutes les fatigues de la mer. Il avait les traits du visage bien formés, les yeux bleus, le teint beau, les cheveux blonds, la physionomie heureuse et tout à fait avenante. »

Voilà pour le physique; le moral n'était pas moins bien doué.

« Il y avait beaucoup de bon sens, l'esprit net et solide, une valeur ferme et toujours égale. Il était sobre, vigilant et intrépide; aussi prompt à prendre son parti que de sang-froid à donner ses ordres dans le combat... Il savait parfaitement son métier; il l'avait fait avec tant de désintéressement, d'approbation et de gloire, qu'il n'a dû sa fortune et son élévation qu'à sa capacité et à sa valeur. »

Nous ajouterons une seule chose à cet éloge d'un contemporain, c'est que Jean Bart, dans un siècle et sous un règne où la naissance tenait lieu de mérite, a fait son chemin sans appui, malgré la rudesse de sa nature. Il est bien le fils de ses œuvres, et nous l'avons dit en commençant, de tels hommes peuvent se passer de généalogie, ils sont des ancêtres.

CENT ANS DE MARIAGE.—Hélas! Hélas! c'est effrayant, diront quelques vieux garçons rencontrés ou quelques maris moroses qui adoreraient leurs femmes... si elles étaient dans le cimetière. Pourtant nous trouvons qu'il y a du bon à vivre même cent ans avec une femme qu'on aime. Je veux bien croire, cher lecteur, que si vous avez le bonheur ou le malheur (à votre choix) de vivre cent ans avec une dulcinée quelconque, je veux bien croire, dis-je, que tout ne sera pas rose, que votre femme sera un peu, voir même beaucoup fanée, que le manche à balai aura peut-être quelquefois à mettre un grain de prose dans la poésie de votre amour, mais enfin, c'est inhérent à cette pauvre nature humaine et il n'est pas donné à tout le monde de filer le parfait amour pendant cent ans. Quand nous disons *parfait*, comprenons-nous, nous voulons dire *parfait à l'imparfait!*

Quoiqu'il en soit de ces réflexions plus ou moins philosophiques, les époux Burnside, du pays de Galles, ne paraissent pas être tout-à-fait de notre avis, car le deux septembre courant, ces brûlants époux célébraient leur siècle de mariage; mariage qui, dit-on, n'a été qu'un long bonheur. Pas le moindre orage au ciel de l'hyménée. Il y en a qui sont nés coiffés, vraiment; le tout dépend de la coiffure.

Madame Burnside a 114 ans et son jeune amoureux n'est âgé que de 116 ans. Ce sont deux beaux vieillards qui portent allègrement leurs deux et tiers à eux deux.

L'église d'Ayton était trop petite pour contenir la foule qui se pressait dans son encinte afin de rendre hommage à ces vétérans du mariage. Beaucoup de personnes furent obligées de rester dehors; mais après la cérémonie, M. Burnside invita tous ceux qui s'y trouvaient à vouloir bien venir s'asseoir au banquet qu'il avait fait préparer (en plein air). Il y avait près de 800 personnes présentes. Il va sans dire que la plus franche gaieté ne cessa de régner pendant le festin et à la fin, M. Burnside put entonner le *God save the Queen*, d'une voix faible si l'on veut, mais cependant ferme et juste.

Ces vénérables époux comptent dix enfants encore vivants, dont le plus jeune ou plutôt le moins âgé compte près de 80 hivers, 150 petits-enfants et un grand nombre d'arrière-petits-enfants.

Il est réellement beau de voir deux personnes faire ainsi le chemin de la vie pendant un siècle, la main dans la main et le cœur battant à l'unisson; se réjouir des mêmes joies et souffrir des mêmes douleurs, vivre enfin pendant un siècle dans l'accomplissement de tous les devoirs chrétiens et sociaux.

Nous souhaitons encore de longues années de vie à ces bons vieillards afin qu'ils puissent encore donner à leurs concitoyens le spectacle édifiant de leurs vertus. A. C.

BUREAU D'AFFAIRES DE LYMANS, CLARE ET CIE.

Droguistes en gros, Montréal, jan., 18, 1872.

JAS. I. FELLOWS, ECR., St. Jean, N. B.—*Cher Monsieur*: Nous sommes heureux de pouvoir constater la faveur avec laquelle est accueilli votre sirop Hypophosphites, partout où il est introduit en Canada. Les ventes, malgré le prix élevé de l'article et le court espace de temps depuis son introduction dans le public, ont atteint de vastes proportions. Nos propres ventes durant le cours de l'année qui vient de s'écouler ont excédé sept cents douzaines. Nous n'hésitons pas à le recommander à nos amis comme une préparation d'un mérite incontestable. Bien à vous,

LYMANS, CLARE ET CIE.

Les annonces de naissance, mariage ou décès seront publiées dans ce journal à raison d'un écu chaque.

DÉCÈS.

A West Boylston, Mass., le 12 courant, à l'âge de 1 an 4 mois et 6 jours, Joseph-Lemay dit Gonville, enfant de Louis Lemay dit Gonville.

A Valley Falls, R. I., le 17 courant, à l'âge de 7 mois, 11 jours, Marie-Elodie, enfant de Téléphore Laliberté et de Joséphine Trahan de Lotbinière, P. Q.—L'Événement est prié de reproduire.

Le 6 courant, à l'âge de 70 ans, M. Amable Doucet, de Southbridge, Mass.

VARIÉTÉS.

VOLTAIRE CONTRE LINGUET.
Mon premier sert à pendre, (Lin)
Mon second mène à pendre, (Guet)
Mon tout est à pendre. (Linguet)

RÉPONSE DE LINGUET.
Quand on a fait mon premier, (Vol)
On devrait faire mon dernier, (Taire)
Et mon tout est à rouer. (Arouet*)

A Manchester, on a un singulier procédé pour empêcher les ânes de braire, c'est de leur attacher un pavé à la queue.

Un vieux bonhomme dont l'esprit se brouillait au milieu des noms déjà célèbres de MM. Casimir Delavigne, Casimir Bonjour, Casimir Perrier qu'on lui citait finit par s'écrier :

Un fat demandait à un jeune enfant : "Combien faut-il de dindons pour remplir ce poulailler?"

MÈRE ET FILLE.
—Maman, quand papa sera mort...
—Veux-tu te taire, dit la mère; est-ce qu'on dit de ces choses-là?

Vas-tu à l'exposition des bêtes Zouzonne? Oui. Alors tu m'y verras.

AVIS SPECIAL.

LES SOUSSIGNÉS ont, de ce jour, cessé d'exercer ensemble leur profession sous le nom de MOUSSEAU & DAVID. De consentement mutuel, M. J. A. MOUSSEAU est chargé du règlement et de la continuation des affaires de la société.

POUDRE ALLEMANDE, SURNOMMÉE THE COOK'S FRIEND

NE FAILLIT JAMAIS, ET EST VENDUE CHEZ TOUS LES ÉPICIERS RESPECTABLES. 3-38 zz.

ROMAN CANADIEN.
L'INTENDANT BIGOT, PAR JOSEPH MARMETTE.
BROCHURE DE 94 PAGES GRAND 8vo. PRIX 25 CENTS.

LEGGO & Cie., LEGGOTYPISTES, ELECTROTYPISTES, STEREOTYPISTES, GRAVEURS, CHROMO ET PHOTO-LITHOGRAPHES, IMPRIMEURS.

LE 14 OCTOBRE.
BAZAR A L'ASILE NAZARETH POUR L'ŒUVRE DES AVEUGLES.
Nous comptons comme les années dernières sur la générosité des cœurs charitables. 3-39a

BONNE NOUVELLE.
NOUS, Soussignés, venons d'ouvrir un magasin de MARCHAND TAILLEUR, sur un haut pied, et sollicitons respectueusement une visite de nos nombreux amis et du public en général.



AVIS AUX CONTRACTEURS.
DES SOUMISSIONS cachetées, adressées au soussigné et endossées, "Soumission pour Bureau de Poste, Ottawa," seront reçues à ce Bureau jusqu'à Samedi, le 5 OCTOBRE prochain, à MIDI.

Le Département ne s'oblige pas à recevoir la soumission la moins chère ou telle et telle soumission. F. BRAUN, Secrétaire.

HOTEL DU CANADA, 17 et 19, Rue St. Gabriel, MONTREAL.



CET HOTEL de première classe, situé au centre de la ville, a été entièrement renouvelé et garni avec tout le luxe moderne.

COURS ELEMENTAIRE DE BOTANIQUE ET FLORE DU CANADA A L'USAGE DES MAISONS D'ÉDUCATION PAR L'ABBÉ J. MOYEN, PROFESSEUR DE SCIENCES NATURELLES, AU COLLÈGE DE MONTREAL.

En vente aux bureaux de l'Opinion Publique, No. 1, Côte de la Place d'Armes, Montréal, et chez tous les libraires du Canada. 3-24 tf.

DÉPARTEMENT DES DOUANES. Ottawa, 29 Août 1872. L'ESCOMPTE AUTORISÉ sur les ENVOIS AMÉRICAINS, jusqu'à nouvel ordre, sera de 12 pour cent.

LIBRAIRIE NOUVELLE ALPHONSE DOUTRE ET CIE., (Coin des Rues Notre Dame et St. Gabriel,) MONTREAL. Reçoivent constamment ce qu'il y a de plus nouveaux en ROMANS, DROIT, MÉDECINE, MUSIQUE, &c.

EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1855 MÉDAILLE DE 1ÈRE CLASSE, ALFRED LABARRAQUE & CIE.
QUINIU LABARRAQUE Approuvé par l'Académie Impériale de Médecine à Paris.

Le Quinium Labarraque est un vin éminemment tonique et fébrifuge destiné à remplacer toutes les autres préparations de quinquina.

Le Quinium Labarraque approuvé par l'Académie de médecine, constitue au contraire, un médicament de composition déterminée, riche en principes actifs, sur lequel les médecins et les malades peuvent toujours compter.

AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA: DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal, Ed. GIROUX, Québec.

GOUDRON DE GUYOT. Liqueur Concentrée et Titrée.

M. Guyot est parvenu à enlever au goudron son acreté et son amertume insupportables et à le rendre très soluble.

Le Goudron de Guyot est employé avec le plus grand succès dans les maladies suivantes: EN BOISSON: — Une cuillerée à café pour un verre d'eau, ou deux cuillerées à bouche par bouteille:

BRONCHITES, CATARRHE DE LA VESSIE, RHUMES, TOUX OPINIÂTRE, IRRITATION DE POITRINE, COQUELUCHE.
EN LOTIONS: — Liqueur pure ou étendue d'un peu d'eau.

AFFECTIONS DE LA PEAU, DEMANGEAISON, MALADIES DU CUIR CHEVELU.
EN INJECTIONS: — Une partie de liqueur et quatre d'eau.—Efficacité toute spéciale.

PRIX DU FLAON: 2 FRANCS. AGENTS SPECIAUX POUR LE CANADA: DEVINS & BOLTON.—FABRE & GRAVEL, Montreal—Ed. GIROUX, Québec.

CHARBON DE BELLOC. Approuvé par l'Académie Impériale de Médecine le 27 Décembre, 1849.

C'est surtout à ses propriétés éminemment absorbantes, que le Charbon de Belloc doit sa grande efficacité. Il est spécialement recommandé contre les affections suivantes: CASTRALGIES, DYSPEPSIE, PYROSIS, AIGREURS, DIGESTIONS DIFFICILES, CRAMPES D'ESTOMAC, CONSTIPATION, COLIQUES, DIARRHÉE, DYSENTERIE, CHOLÉRIE.

USINES À METAUX DE LA PUISSANCE. (Établies en 1828.) CHARLES GARTH & CIE. MANUFACTURIERS ET IMPORTATEURS

\$50,000 VALANT CONSISTANT EN HARDES FAITES. DRAPS, "TWEEDS," CASIMIRES, CHAPEAUX, MERCERIES, &c., &c., &c.

SIROP DE GOMME D'ÉPINETTE ROUGE DE GRAY. LES effets de la Gomme d'Épinette Rouge dans les maladies des Pouxons et de Gorge, tel que la Toux, le Rhume, l'Asthme, la Bronchite, etc., sont vraiment étonnants.

O. DESMARAIS, PHOTOGRAPHE. Coin des rues Craig et St. Laurent, MONTREAL.

F. X. BEAUCHAMP, (Successor de D. Smilie.) BIJOUTIER ET IMPORTATEUR DE PIERRES PRÉCIEUSES. 134—RUE ST. FRANÇOIS-XAVIER—134 MONTREAL.

"The Canadian Illustrated News" Journal Hebdomadaire De Chronique, Littérature, Science et Art, Agriculture et Mécanique, Modes et Amusements, Publié tous les Samedis à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS.

CLUBS. Chaque Club de cinq souscripteurs qui nous enverra \$20, aura droit à six copies pour l'année. Les abonnés de Montréal recevront leur journal à domicile.

"L'Opinion Publique" JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE Publié tous les Jundis à Montréal, Canada, Par GEORGE E. DESBARATS & CIE.

ANNONCES. 10 Centins la ligne pour chaque insertion. Tous ceux qui ne renverront pas le journal seront considérés comme abonnés. On ne recevra pas d'abonnements pour moins de six mois.